

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

M. BOURGEON.

Bourgeon n'a qu'un travers : il connaît sa sottise ;  
Mais s'il est sot, il veut que nul ne le lui dise.

M.

UN BON TOUR.

Le visiteur le plus aimable,  
S'il demeure indéfiniment,  
Toujours devient insupportable.  
Quelqu'un qui voulait, poliment,  
Un jour, mettre à la porte  
Des gens de cette sorte  
Employa le moyen suivant :  
On le voit tout-à-coup, pleurer à chaudes larmes ;  
Et tous autour de lui s'empressent à l'instant :  
Qu'avez-vous ? Ah ! dit-il, vous êtes pleins de charmes,  
Et vous ne pouvez plus revenir désormais ;  
C'est mon malheur que je déplore,  
Qui m'en consolera jamais !  
Quel travers, reprend-on, nous reviendrons encore !  
Vous ne le pouvez plus.  
Puisque vous ne pouvez plus.

M.

LA VIE.

Pendant mes heures d'insomnie  
Souvent je demande à mon cœur :  
Peux-tu définir cette vie  
Où l'on ressent tant de douleur.

La vie est une herbe fleurie  
Arrachée au pan des côteaux,  
Et que l'on voit bientôt flétrir  
Vil jouet des vents et des flots.

C'est la vague lente et plaintive  
Qui sur le sable vient mourir,  
Ne laissant à la froide rive  
Qu'un gémissement, un soupir.

La vie est un vaisseau rapide  
Porté sur un vaste océan,  
Et qui n'y laisse que le vide  
Qu'un souffle efface en un instant.

Sur ce vieil océan des âges  
Les nefs qui marchent voile au vent,  
Lorsque le ciel est sans nuages  
Se réunissent bien souvent.

Mais bientôt l'affreuse tempête  
Brise le nœud le plus parfait ;  
On se sépare, on se regrette :  
Inutilement, c'en est fait !

La vie est l'ombre d'un nuage  
Que le vent disperse soudain,  
Ou mieux encore : c'est le mirage  
Qui trompe les yeux du marin.

Hélas ! sur l'aile des années  
Qu'on croit voir venir le bonheur,  
On avance..... vaines pensées,  
Toujours, toujours de la douleur !

Ah ! pleures donc, puisque les larmes  
Sont le partage d'ici-bas,  
Pleurons, car l'amitié, les charmes,  
Les biens ne nous consolent pas.

Mais plutôt, puisque sur la terre  
L'homme ne saurait être heureux,  
Que nos regards, notre prière  
Montent sans cesse vers les cieux.

M.

## LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite.)

—Je vous aimais tant, Fernande, que je ne pouvais vous faire grâce! L'indifférence seule admet ces tolérances stériles que repousse un cœur bien épris..... L'amour indulgent ne serait plus de l'amour..... J'étouffais donc en moi les élans de ma douleur, et en me voyant près de vous calme et sans colère, vous ne devinez pas ce que je souffrais. Eh bien! aujourd'hui, sans qu'un mot ait été prononcé entre nous, sans que nous ayons eu besoin, vous de prier, moi de pardonner, toute défiance s'est éteinte, tout motif de reproche a fui... Celui qui vous avait ravi l'honneur s'est chargé de vous le rendre lui-même... Honteux de vous avoir accusée, c'est moi qui, à mon tour, vous supplie de pardonner mes soupçons; car je vous aime, Fernande, d'un amour qui a résisté à deux années, à deux siècles d'absence, d'un amour qui s'est retrempé dans les rudes épreuves de la jalousie, d'un amour que ma vie entière....

Ici, don Ruiz s'arrêta, comme frappée d'un souvenir subit.

—Les témoignages de votre affection me touchent, bégaya Fernande dont les sanglots étouffés entre-coupaient la voix. Mais vous avez d'autres obligations à remplir..... Et la captivité de don Diégo...

—Vous avez raison, et vous me rappelez à moi-même, s'écria don Ruiz qui parut faire un effort sur sa volonté. Il faut que je sois courageux jusqu'au bout. Diégo, je le vois maintenant, a été généreux; je ne veux pas l'être moins que lui. Il est victime d'une intrigue infâme, et je ne puis le souffrir. Adieu, Fernande, je vous quitte. Demain, Philippe III m'accordera la liberté de mon frère... ou bien...

—Que voulez-vous faire, grand Dieu!

—Ce que veut l'honneur, ce que m'imposent la loi de mon amour et mon dévouement fraternel; en un mot, mon devoir.

Une demi-heure après cet entretien, Fernande était seule dans sa chambre, en proie au désespoir le plus amer.

Quand à Ruiz, il avait regagné, sans fâcheuse rencontre, la maison de Valdesillas, dont la première surprise, en apprenant de Gertrude qu'il n'était pas encore rentré, commençait à se changer en une vive inquiétude.

## VIII

## EN PLEINE COUR.

La chambre d'audience venait d'être ouverte aux courtisans, et l'on attendait, dans un respectueux silence, l'apparition de Philippe III. Deux gentilshommes du palais, don Eurique de Guzman et don François de Ribera se tenaient de chaque côté du siège royal, auquel on arrivait en montant trois de-

grés couverts d'une riche tapisserie, toute brodée de soie et d'or.

Au bout de quelques minutes, un héraut annonça :

—Le roi.

Et l'on vit paraître Philippe III, précédé du garde-major du palais qui, à la tête de quelques halbardiers, ouvrait le cortège et faisait faire place, à la droite du roi était Uzéda, fils du duc de Lerme, qui avait succédé à son père dans la faveur du maître. A sa gauche, marchait don Roderic Calderone.

Le roi prit place, et l'on procéda à l'admission de l'ambassadeur de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui apportait de la part de son maître la ratification d'un traité de paix récemment signé. Défilèrent ensuite successivement l'amiral de Castille et l'archevêque de Grenade, dont la station devant le roi ne fut pas de longue durée.

Tout-à-coup, et sans qu'on sût comment il avait pu s'introduire et par où il était entré, on aperçut au milieu de la salle de réception, un homme maigre, debout, les bras croisés et regardant fixement le roi.

Uzéda et Roderic, dont la rivalité se trahissait en toute circonstance, voulurent tous deux faire preuve de zèle en se disposant à courir à sa rencontre..... mais Philippe les arrêta en leur disant :

—Laissez cet homme, je veux l'interroger moi-même.

Il se fit dans la foule un mouvement de curiosité.

—Votre nom? demanda le roi.

—Je ne le puis dire.

—Pourquoi cacher votre visage?

—Parce qu'il me suffira de dire un mot, sire, pour que vous sachiez qui je suis et ce que je veux. Que demandez-vous donc?

—Justice!

—Pour qui?

—Pour Diégo de Soria.

—Contre qui?

—Contre vous-même, sire.

Roderic et Uzéda firent encore un pas en avant. Pour la seconde fois, Philippe les retint en murmurant :

—Voyons jusqu'où ira son audace. Puis, reprenant plus haut : Expliquez-vous, dit-il.

—Sire, une jeune fille vivait à Madrid, sous l'œil vigilant de sa mère, sous la sainte protection de la mémoire d'un père mort noblement au service d'Espagne. Sa vie était pure et sa vertu sans tache. Un infâme a voulu les ternir et vous le connaissez.

—Je ne sais de qui vous voulez parler, dit froidement le roi.

—Un jour, on donna à cette jeune fille un époux

C'était don Diégo de Soria. Ce nom vaut celui d'Ovéda, et la gloire de l'un devait suffisamment protéger celle de l'autre. Il n'en fut rien pourtant. La noble enfant ne fut pas mariée tout un jour..... au milieu de la fête, Don Diégo fut ravi à son épouse, à son bonheur... Et c'est un événement, sire, que vous ne devez pas ignorer, puisqu'il s'est passé ici, sous vos yeux, et par votre ordre... sans doute !

Philippe tourna vers Uzéda un regard que ce dernier parut comprendre, puisqu'il dit aussitôt :

—Le roi n'a rien à répondre à de telles interpellations, *senor* ! sa majesté est totalement étrangère à ce qui regarde don Diégo de Soria...

—Alors reprit don Ruiz avec véhémence, nous ne parlerons plus au roi de don Diégo, mais du roi lui-même..... Un scandale honteux a eu lieu le 25 mai dernier au château d'Ovéda, et c'est à vous, sire, que j'en demande compte !

Philippe III pâlit et se leva en chancelant.

—Un autre scandale, qui n'est connu que de vous et de moi, s'est accompli cette nuit au palais de Madrid, et j'en veux avoir raison !

—Taisez-vous, s'écria le roi d'une voix sourde.

—Pourquoi trembler ? Seriez-vous coupable ? reprit don Ruiz d'un ton dédaigneux.

—Sortez, dit le roi en se dressant de tout sa grandeur.

—Je vous arrête à ce mot, sire, répliqua vivement don Ruiz. Vous n'êtes pas le digne fils de votre sang, car vous n'avez ni l'audace ni le courage qui ont toujours distingué les membres de votre famille. Sortez ! m'avez-vous dit ! Ah ! plutôt qu'humilier la fierté castillane à ce point, Philippe II, votre père, m'eût fait tuer sur place ! Charles-Quint, votre aïeul, eut dit : Sortons !!!

Cent épées s'élançèrent à la fois hors du fourreau pour châtier le téméraire qui osait outrager la royauté au pied même de son autel. Mais un signe impérieux les retint : l'inconnu sortit.

—Sire, dit Uzéda, nous ne pouvons pourtant souffrir qu'un tel crime demeure impuni..... et laisser fuir cet homme sans avoir seulement qui il est...

—Vous avez raison, Uzéda, répondit le roi avec une insouciance affectée, il faut savoir quel est ce fou. Voyez par cette fenêtre, don Eurique, s'il se hâte de traverser la cour, et s'il paraît vouloir se soustraire à nos poursuites...

—Pas le moins du monde, sire, dit Eurique. Il se retire sans montrer la plus légère émotion, et son pas est des plus modérés.

—Que deux de mes alguazils le suivent donc, reprit le roi, et que sans l'inquiéter, sans l'aborder même, ils s'informent habilement de ses titres, de sa demeure.

—Un tel soin serait inutile, sire, interrompit une voix qui sortit subitement d'un des groupes qui encombraient le salon - car si vous voulez m'accorder l'insigne faveur d'un entretien particulier, je soulèverai pour votre majesté, pour elle seule, le voile d'un mystère que vous cherchez vainement à pénétrer par d'autres voies.

—Juan de Valdesillas ! vous, s'écria le roi. Vous connaissez cet homme ?

—Oui, sire, et quand nous serons seuls...

—Vous êtes un vieux serviteur de ma maison, dit

Philippe III après une pause de quelques secondes, je puis me fier à vous, ... demeurez.

Et d'un geste, il congédia toute la cour, au milieu de laquelle un incident si étrange avait porté le trouble et la confusion... Puis, presque aussitôt :

—Le nom de cet homme ? demanda-t-il.

—Don Ruiz de Soria.

—Le frère de Diégo ?

—Lui-même, — que tout le monde à Madrid a cru mort pendant si longtemps...

—Tout le monde, excepté moi... et un autre, répliqua le roi.

—Oh ! mes soupçons !... murmura le commandeur. Quoi ! vous saviez ?

—Oui... mais pas un mot de tout ceci, — à don Ruiz surtout. Je compte sur votre silence, Juan de Valdesillas.

—J'obéirai, sire.

Alors Philippe III parut se recueillir un instant avec ses pensées et rêver à quelque importante résolution.

—Écoutez-moi bien, *senor* commandeur, dit-il enfin au vieillard, et préparez vous à me servir dans le projet que j'ai formé.

—Sire, épargnez don Ruiz dit d'une voix suppliante Valdesillas. Il vous a outragé, il est coupable ;... mais...

—Il y aura justice pour tous, interrompit le roi, et soyez sûr, *senor*, que, dans cette distribution équitable, je ne serai pas le moins sévèrement partagé. Je ne me souviens plus de l'injure de don Ruiz. Je lui laisse la liberté, à la seule condition pour lui de conserver son incognito jusqu'au jour où je lui ordonnerai de se faire connaître. Dès aujourd'hui, pour ôter tout prétexte à de fâcheux commentaires, que la belle Fernande, comtesse de Soria, retourne, en attendant l'arrivée de son époux, à sa résidence d'Ovéda. Quant à ce qui concerne Diégo, dites à son frère que sa délivrance doit être retardée de quelques temps, mais qu'après ce délai, qui sera le plus bref possible, *bonne justice lui sera rendue*.

Le roi Philippe appuya fortement sur ces derniers mots, et Valdesillas, toujours disposé à mal juger Diégo, entrevit dans l'expression de ces paroles une justification confuse de ses anciennes défiances...

Peu d'instants après, il avait quitté le palais et était allé rendre compte à don Ruiz du résultat de son entrevue.

Alors une agitation violente s'empara du roi qui était demeuré seul. Se promenant à grands pas, s'arrêtant parfois brusquement, portant la main à ses yeux pour favoriser l'action de sa pensée, il paraissait dominé par une sombre émotion. Ses traits, usés avant l'âge, semblaient rajeunir sous le reflet d'une inspiration généreuse, comme son âme allait se retremper sans doute au creuset de quelque grande action. Soudain il s'écria :

—Oui ! il y a assez longtemps que je suis l'esclave des traîtres, et une fois dans ma vie, je veux être roi pour faire le bien. Ce don Ruiz a eu raison d'insulter à ce sceptre dont mes mains n'ont osé garder ni la force ni l'éclat. O Philippe, mon père, ô Carlos, mon aïeul, si, comme je l'aurais dû, je n'ai point marché sur vos traces, je me vengerai du moins des lâches qui m'ont perdu !

Et il saisit de ses doigts tremblants une plume et

un parchemin,—et il s'écria en s'asseyant :—Commençons par le plus infâme de tous.

Puis il traça l'ordre suivant :

« Don Fernand Ramirez, mon grand alguazil, je vous commande de prendre au corps don Roderic Calderone, comte d'Oliva, et de le tuer, s'il se veut défendre. »

Le soir de ce jour mémorable, on ne s'entretenait par tout Madrid que de la chute inattendue de don Roderic. Haï du peuple, détesté des grands, comme tous les favoris des rois, le comte d'Oliva ne devait trouver dans son abaissement ni pitié ni sympathie, La crainte seule avait jusqu'alors fermé la bouche à ses ennemis : ils prirent une éclatante revanche en se faisant ses accusateurs. Meurtres, empoisonnements, sorcelleries, concussions, tous les crimes possibles lui furent imputés, et pas une voix ne s'éleva pour le défendre.

Quant à Fernande, instruite de ce qui s'était passé, elle se demandait avec inquiétude si l'apparente clémence de Philippe III envers don Ruiz ne cachait pas quelque dessin sinistre, et s'il n'avait point ajourné sa vengeance pour la saisir plus sûrement.

Quoi qu'il en pût être, tout le temps que dura le long procès de Roderic Calderone, ni Valdesillas, ni don Ruiz ne furent mandés à la cour.

Mais, la veille fixée pour l'exécution en place publique de ce favori, qui allait clore, par un dénouement si misérable, l'histoire merveilleuse de sa fortune et de sa vie, un officier de la cour de Madrid se rendit au château d'Ovéda, où don Ruiz et Valdesillas veillaient au chevet du lit de la marquise, dont la maladie faisait d'effrayants progrès. Là, il remit à don Ruiz un pli scellé des armes royales, et contenant ce peu de lignes tracées de la main même de Philippe III :

« Moi, le roi, j'attendrai demain, à huit heures du matin, en la salle d'audience de mon palais de Madrid, le senor don Ruiz de Soria, qui devra être accompagné du seul Valdesillas, commandeur d'Occana. »

Je suis chargé, dit le porteur de ce billet, quand Valdesillas en eut terminé la lecture à voix haute, d'engager le seigneur don Ruiz à se munir du masque sous lequel il s'est déjà présenté au palais.

—J'obéirai, répondit don Ruiz.

—Je dois vous dire aussi, continua le messenger du prince, que don Diégo de Soria, votre frère, rendu à la liberté, sera admis, à la même heure que vous, en présence de sa majesté.

L'officier s'éloigna, et la marquise fit entendre de son lit de douleur cette exclamation étouffée :

—Défiez-vous de Philippe III !

Fernande s'efforça de rassurer sa mère, mais une profonde terreur s'était également emparée de tout son être.

—Demain, donc, je reverrai mon frère ! s'écria don Ruiz.

—Demain, nous saurons la vérité, pensa Valdesillas.

## IX.

### AVANT L'EXÉCUTION,

L'existence de Roderic, dont l'influence occulte fut si puissante en Espagne, après la disgrâce du duc de Lerme, avait présenté depuis son commence-

ment jusqu'à sa fin, tous les caractères étranges d'une mystérieuse fatalité.

Né d'un pauvre soldat espagnol en garnison à Anvers, François Calderone, et d'une fille de ce pays, nommé Maria Saladin, il fut maudit en naissant par son père qui, pour se débarrasser d'une charge que la misère lui rendait plus sensible, résolut de se défaire de cet enfant. Un soir le soldat se rendit aux murailles d'Anvers, et, renfermant le petit Roderic dans un sac, le descendit ainsi hors de la ville. Cependant un remords soudain s'empara de lui. Le père eut horreur de son crime, et courut en toute hâte ouvrir le sac et délivrer l'enfant. Par un hasard inconcevable, Roderic n'avait pas souffert de sa chute, et le grossier espagnol, convaincu de l'intervention du ciel en cette occurrence, rentra à Anvers les yeux baissés, son fils dans les dans les bras, et marmottant des prières pour demander grâce à Dieu du péché qu'il avait commis.

Il fit mieux : il alla consulter un frère de l'ordre des Bénédictins auquel il avoua tout, sous le sceau de la confession, en s'informant quel serait le moyen le plus agréable à Dieu de réparer son crime. Le frère lui commanda, au nom du ciel, d'épouser Marie et de légitimer Roderic. François Calderone obéit, et Roderic eut un nom.

Devenu veuf, le vieux François vint rejoindre sa famille à Valladolid. C'est là seulement que les dispositions de Roderic commencèrent à se révéler. Placé en qualité de page chez le vice-chancelier d'Aragon, il se sentit bientôt mal à l'aise et comme emprisonné dans cette position secondaire, qui ne répondait ni aux inspirations de son orgueil, ni aux élans secrets de son ambition.

Déjà souple comme le valet le plus adroit, flatteur comme le courtisan le mieux informé, il avait conquis les bonnes grâces de quelques seigneurs influents au conseil du roi. Parmi ces seigneurs, il en était un qui tenait le septre de la faveur royale, et dont l'astre brillait d'un vif éclat auprès du soleil de l'Espagne ; c'était don François Sandeval, marquis de Denia, duc de Lerme.

Ce fut sur cet homme que Roderic prit exemple, ce fut sur sa fortune qu'il résolut de bâtir la sienne. L'événement ne faillit point à ses espérances. Le duc de Lerme était l'âme damnée de Philippe III. Roderic se fit l'âme damnée du duc de Lerme. Il aida plus que personne à la fortune de ce favori, afin de le perdre plus sûrement ; il contribua à l'élever le plus haut possible pour que sa chute fût de celles dont on ne se relève pas. Il avait compris, le politique habile, que la faveur des rois ressemble à une grande échelle isolée, sur laquelle on est solide tant qu'on peut s'y maintenir des pieds et des mains, mais dont le dernier échelon doit être fatal au courtisan, qui, n'ayant plus d'appui que sous ses pieds et ne pouvant user de ses mains pour garder l'équilibre, tremble, chancelle, tombe.

Son élévation fut rapide et étonna l'Espagne entière. Il succéda tout d'abord à don Pedro de Fraqueza, comte de Villalonge, qui remplissait la charge de secrétaire d'Etat. A dater de cette époque, qui ouvrit à Roderic Calderone la carrière des honneurs les plus recherchés, lui seul eut le maniement des mémoriaux, procès et affaires publiques. Les grâces, les bienfaits, les récompenses même de la

justice s'expédiaient par son ordre et dépendaient de sa toute puissante discrétion. Une si merveilleuse fortune, jointe aux qualités éminentes de sa personne et de son esprit devait lui faciliter une noble alliance. Il se maria effectivement, au milieu de ses premiers triomphes, avec une dame de l'Es-tramadure, Inès de Vergas, comtesse d'Oliva.

Nous ne suivrons pas plus loin Roderic dans ce chemin semé de joies bruyantes et factices où chacun de ses pas était un succès, chacune de ses luttes une victoire. Si nous avons jeté un regard sur le passé de cet homme, dont la dernière heure va sonner, c'est que nous voulions faire ressortir avec plus de force le contraste de cette grandeur et de cette misère, tableau digne de pitié, dont le paraisil se trouve à chaque instant dans l'histoire, épopée lamentable et sombre qui est celle de presque tous les favoris de la monarchie ancienne.

Dès le matin, une rumeur lugubre circulait à travers les rues de Madrid. Rien n'est plus propre à frapper vivement l'esprit du peuple que ces incroyables retours de fortune qui lui montrent, couvert d'un cilice, l'homme qui la veille encore portait sur ses épaules un lambeau de la pourpre. C'est à la fois un spectacle qui étonne les yeux et un exemple qui remue le cœur. La foule ne manque jamais à ces grandes exécutions où la grandeur, dépouillée de son prestige, vient s'humilier sous la main du bourreau. Ce jour-là donc, elle se pressait, avide et curieuse, pour assister à la mise à mort d'un favori que ses crimes avaient depuis longtemps voué à l'exécration populaire, au supplice de don Roderic Calderone, comte d'Oliva, que Philippe III, dans un moment de colère, s'était ainsi décidé à livrer à la vengeance des lois.

L'échafaud avait été dressé pendant la nuit.

Les membres des confréries de la Paix et de la Miséricorde vinrent les premiers s'échelonner le long des rues que devait parcourir Roderic.

Le bourreau ne tarda pas à paraître.

Peu à peu un silence de plomb sembla peser sur la ville.

On attendait le condamné.

## X.

### HUIT HEURES.

Fernande avait passé la nuit entière sans dormir ; sa mère était au plus mal, et la frayeur que la pauvre femme avait ressentie à la lecture de l'ordre royal, avait passé dans l'âme de sa fille. Toute la nuit, égarée par le délire et par la fièvre, la marquise avait, sans le vouloir, représenté à Fernande, sous de sombres couleurs, les intentions sinistres qui, dans sa pensée maternelle, avait dû dicter la détermination du roi. Et, en effet, cette réunion solennelle des deux frères en face de l'échafaud où allait périr Roderic, cette recommandation faite à don Ruiz de se munir du masque dont il s'était servi plusieurs jours auparavant ; en un mot, tout cet appareil étrange de recommandations sévères et de précautions inouïes, devait porter l'épouvante au fond du cœur de deux femmes énervées, l'une par la maladie, l'autre par le désespoir, et qui ne connaissaient encore le roi Philippe que par ses violences et ses attentats. Fernande se sentait mourir d'inquiétude, les minutes lui semblaient voler plus vite

qu'à l'ordinaire, elle tremblait d'entendre sonner huit heures. Tout-à-coup, elle s'aperçut que la marquise s'était assoupie. Alors une idée vaillante, hardie, s'empara de tout son être, et o'eût été folle à elle d'y vouloir résister. Elle se rappela qu'elle avait encore son appartement au palais, qu'elle pouvait s'y rendre mystérieusement, et de là, se glisser inaperçue par la galerie de pierre dont elle avait conservé une clé, jusqu'à la porte désignée pour le rendez-vous. Aussitôt conçu, ce projet fut exécuté. Seule, enveloppée d'une longue mantille noire, et après avoir recommandé à Nunez de ne point quitter sa mère, elle se dirigea avec joie vers cette habitation royale, qui pourtant ne devait évoquer dans son esprit que d'amers souvenirs. On ne fit aucune difficulté de l'y introduire, car là, elle était chez elle, aussi bien qu'au château d'Ovéda.

Au bout de quelques minutes, elle avait parcouru sans bruit l'interminable galerie dont les cintres discrets n'avaient point trahi le bruit de ses pas. La porte qui communiquait avec la salle du trône était entr'ouverte et elle vit le roi, seul assis en face de la fenêtre et parcourant toute la place d'un regard inquiet. Effrayée de sa propre audace, elle s'était arrêtée subitement à cet aspect, et s'appuyant entre deux colonnes, elle se promit de tout observer sans trahir sa présence, à moins que son intervention ne devint nécessaire pour obtenir le pardon de Ruiz ou la grâce de Diégo.

Il était temps qu'elle arrivât, huit heures sonnèrent, on entendit des cris s'élever parmi la populace, car on savait que c'était le moment où les religieux et les alguazils devaient aller chercher don Roderic. Philippe III eut un léger frissonnement d'impatience et il fronça le sourcil, ce qui donna à sa physionomie un air de dureté qui fit frémir Fernande. A coup sûr, il s'étonnait que ce fut lui, le roi d'Espagne, qui fut le plus exact à un rendez-vous.

Mais un huissier parut et dit :

—Sire, je vous annonce la venue du senor don Ruiz de Soria et du commandeur Juan de Valdesillas.

—Introduisez les, dit le roi.

Valdesillas entra le premier et s'inclina profondément : don Ruiz, qui le suivait, alla droit au roi, et, pliant le genou avec humilité :

—Sire, je vous ai gravement offensé, dit-il, se peut-il que vous m'avez pardonné ?

—Rendez-vous, répondit Philippe avec cet accent de bonté qui vient s'épandre comme un baume salutaire sur le cœur de Fernande. Vous m'avez accusé, don Ruiz, vous qui passiez jadis, aux yeux de tous ceux qui vous connaissent pour l'image vivante de votre père, âme, visage et vertu ! et j'ai voulu, sinon me justifier, car c'est impossible, du moins vous obliger à reconnaître que vous avez été trop sévère et trop prompt. Si mes torts n'ont point d'excuse, ils s'expliquent cependant par des causes que personne ne saura jamais... que vous. En deux mots, don Ruiz, formulez vos griefs et exposez vos prétentions... Que voulez-vous ?

—Justice pour mon frère.

—Justice ! dit le roi, bien ! c'est vous-même qui la lui ferai tout à l'heure. Don Diégo est dans ce palais. Revénu de Valladolid depuis ce matin,

j'aurais pu le voir avant vous ; je ne l'ai pas voulu. Il va venir, vous allez vous entendre ; et voyez jusqu'où le roi d'Espagne consent à s'abdiquer lui-même, — vous serez son juge et le mien ! — Avez-vous apporté votre masque ?

— Oui, sire.

— Mettez-le ; c'est cela. Maintenant tenez-vous là, debout, près de cette table et ne vous dévourez, que quand tout sera terminé et que je vous aurai laissé seul avec lui. N'oubliez pas aussi, lorsqu'il vous aura quitté, de venir me retrouver pour me rendre compte de vos intentions à son égard.

Puis, ayant rappelé l'huissier, le roi continua à voix haute :

— Faites entrer don Diégo de Soria.

Don Diégo parut. Il portait un costume de ville éblouissant, et rien dans son attitude, ni dans l'expression de ses traits ne révélait cette satisfaction naïve du prisonnier dont on vient de briser la chaîne. Il avait aux lèvres ce sourire calme et insignifiant qui est de mise obligée chez les hommes de cour. Il ne vit d'abord que le roi et s'approcha de lui en se disposant à lui baiser la main.

Mais la main de Philippe III se retira vivement.

— Don Diégo leva les yeux, et ayant aperçu Juan de Valdesillas, il sentit une sucure froide lui monter au front. Alors on eût dit que l'œil scrutateur du vieillard portait l'épouvante jusqu'au fond du cœur de Diégo, et que seul il y pouvait lire tout ce qui s'y cachaient de pensées criminelles et d'instincts honteux. Puis, il regarda Philippe. Ce n'était plus ce prince au front bienveillant, à l'accueil plein de bonté, devant lequel il n'avait qu'à se montrer pour en obtenir un mot affectueux, un sourire d'intelligence. La physionomie de Philippe III était nuancée d'ombres sinistres, et une agitation intérieure semblait imprimer à ses lèvres un imperceptible tremblement. Alors, comme il jetait un regard à l'homme masqué, le roi devinant sa surprise lui dit :

— Ne vous étonnez point, Diégo, de la présence de ce seigneur. Il sera le témoin de notre entrevue et nous ne devons avoir rien de caché pour lui.

— Je suis à vos ordres, sire, répondit Diégo que son assurance abandonnait peu à peu.

— Alors, répondez à mes questions, dit le roi. Vous avez été l'ami de don Roderic Calderone, comte d'Oliva ? A quel motif avez-vous attribué sa disgrâce ?

— Aux intrigues de ses ennemis qui sont aussi les vôtres.

— Que dites-vous de sa condamnation ?

— Je dis qu'elle a été arrachée à ses juges par ceux de vos conseillers qui étaient intéressés à sa perte.

— Et vous considérez sa mort ?

— Comme une atteinte portée à vos droits, sire ; car nul en Espagne ne peut ignorer la haute faveur dont vous aviez daigné le juger digne.

— Ainsi, vous me croyez étranger à l'arrêt qui le frappe ?

— Oui, sire.

— C'est une erreur, don Diégo ; car c'est à moi seul, à moi, le roi, que don Roderic doit cette disgrâce, sa condamnation, sa mort.

— Je ne vous comprends pas sire :

— Oui... oui... cela vous étonne... Et que diriez-

vous donc si je vous rappelais que vous êtes son complice, si d'un mot je vous livrais aux mêmes juges qui l'ont condamné !

— Je me jetterais à vos pieds, sire, et quand je vous aurais rappelé à mon tour mes longs services, mon dévouement absolu, mon obéissance aveugle, vous n'auriez pas le courage de perdre le plus fidèle et le plus soumis de vos esclaves !

— Vous vous trompez, s'écria le roi, dont le front parut en ce moment illuminé d'un rayon céleste ; vous vous trompez ! car c'est ce dévouement absolu, cette obéissance aveugle que je punis surtout dans le comte d'Oliva. Ah ! vous croyez que c'est se dévouer au roi que de fermer autour de lui toutes les voies de la vérité ! vous croyez que c'est se dévouer que de mettre des complaisances honteuses au service de caprices honteux ! Vous croyez avoir bien mérité du maître, parce que vous avez inventé je ne sais quelle servitude dégradante au profit de je ne sais quel despotisme sans frein ! Non ! non ! il n'en pouvait être ainsi longtemps... La royauté sommeillait, senor, et ce sommeil était votre bouclier le plus sûr ! Mais un outrage salutaire est venu fort à propos lui montrer sa honte et la rappeler au sentiment de sa dignité ! Flatteurs, c'est vous qui encouragez le vice ! courtisans, c'est vous qui inspirez le crime ! esclaves, c'est vous qui faites la tyrannie !!! c'est vous tous qui, depuis la mort de Marguerite d'Autriche, m'avez désappris à régner, m'avez plongé dans une léthargie profonde et avez fait de moi la risée de l'Europe entière ! Et sans nous occuper ici du duc de Lerme qui m'a si longtemps dépouillé de ma couronne, de don Roderic qui, dans un instant, va payer de sa vie temporelle des crimes inconnus que je paierai, moi, du salut de mon âme, parlons de vous, Diégo, qui avez soufflé dans mon cœur les feux d'une passion dévorante et qui, après m'avoir conduit de la convoitise au délire, de l'omour à la folie, m'avez offert d'épouser la femme que j'aimais pour me la livrer, le même jour de votre union, pure et sans défiance, pour la jeter, vous, Diégo de Soria, son mari, dans les bras de Philippe III, son amant !

— Sire, souffrez...

— Pas un mot ! pas un mot ! Qui donc m'a dit qu'il n'y avait pas d'honneur de femme qui tint contre le prestige d'un diadème ! Est-ce que ce n'est pas vous, Diégo ? Qui donc n'a cessé d'attacher ma pensée au souvenir de Fernande, d'attirer mes regards vers le château d'Ovéda, n'est-ce pas vous encore ? Et quand je regardais ce simulacre d'union comme une impiété, comme un sacrilège, qui donc s'est efforcé de lever mes scrupules, en me disant que le pouvoir du prêtre est sans bornes et qu'il n'est pas de crimes que son absolution ne puisse effacer ? N'est-ce pas toujours vous, Diégo ?

— Sire... votre volonté...

(A Continuer.)



## LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

Le chemin ne tarda pas à se partager en plusieurs embranchements. Le vicomte, désirant se faire indiquer celui qui conduisait le plus directement à la demeure de Brissot, eut l'idée de se renseigner auprès de quelques mineurs qui travaillaient dans un claim isolé au bord de la route principale.

Ce claim, placé sur la limite du territoire aurifère était évidemment un des plus pauvres et un de ceux dont l'exploitation était le plus pénible. Comme il se trouvait fort loin du ruisseau, ses propriétaires étaient obligés d'aller chercher dans un tonneau qu'il traînaient à bras, l'eau nécessaire au lavage de la terre. Ils étaient trois, vêtus d'habillements en lambeaux ; leurs physionomies trahissaient à la fois les privations, la souffrance et des passions brutales. Leur outillage semblait aussi misérable que leur personne ; outre le tonneau dont nous avons parlé et qu'ils devaient traîner quatre à cinq fois par jour jusqu'à la rivière, sur un sol argileux et défoncé, ils possédaient deux pioches et quelques sébiles de bois ; c'était tout. En revanche, ils portaient à la ceinture, à côté de la bourse de peau qui contenait leur avoir en poudre d'or, de longs couteaux parfaitement effilés et brillant d'un éclat sinistre. Sur le bord d'un trou profond, ou piochait l'un de ces mineurs, on voyait un gobelet d'étain et une bouteille contenant sans doute une boisson spiriteuse destinée à reconforter de temps à autre les travailleurs fatigués.

Martigny s'était arrêté et observait ces gens avec défiance. Aux vêtements délabrés dont ils étaient couverts, il avait reconnu des Mexicains, la race la plus turbulente et la plus féroce que l'on rencontrât aux placers ; mais peu timide par caractère il dit en employant la langue espagnole dont il avait appris quelques bribes dans ses longues pérégrinations :

—Salut, senores ; quelqu'un de vous pourrait-il m'indiquer la demeure du Français, M. Brissot ?

Aussitôt les mineurs cessèrent de travailler, trois figures hâves et basanées, encadrées de barbes noires, qui depuis six mois n'avaient été touchées par les ciseaux, se tournèrent vers le voyageur, tandis que trois paires d'yeux étincelants lui jetaient des regards empreints d'une curiosité farouche. Martigny ne sourcilla pas et attendit tranquillement la réponse à sa question.

Enfin un des chercheurs d'or, grand gaillard, maigre, jaune, tout déhanché, dont la physionomie était particulièrement repoussante, répliqua d'une voix éraillée par l'abus des liqueurs fortes :

—Hum ! un nouveau venu, je crois... que le diable l'emporte !... Comme s'il n'y avait pas déjà trop de monde sur ces placers maudits !... Qui êtes-vous, hombre ? demanda-t-il à son tour ; un marchand ou un travailleur ?

Martigny n'ignorait pas qu'il existait alors aux

mines une haine violente entre les chercheurs d'or proprement dits et les marchands auxquels on était obligé de recourir pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Les mineurs se plaignaient de l'insatiable avidité des marchands qui, en augmentant sans relâche le prix des objets de consommation, leur enlevaient tout le fruit de leur pénible travail ; les marchands, de leur côté, alléguant les risques et les incertitudes de leur commerce, ne voulaient rien céder de leurs prétentions. Cet antagonisme s'était manifesté déjà par des luttes terribles que la force publique se trouvait souvent impuissante à prévenir.

Le vicomte n'avait aucun motif de cacher la vérité, aussi répondit-il résolument :

—Je suis travailleur comme vous, senor ; je viens à B\*\*\* pour tenter la chance, et Dieu veuille me la donner bonne !

—S'il vous la donnait bonne, répliqua le sombre mineur, vous seriez plus heureux que nous, car l'enfer me confonde...

Il prononça encore quelques mots inintelligibles, puis il s'interrompit ; saisissant le gobelet d'étain et la bouteille déposés sur le bord du trou, il se versa une rasade d'une liqueur incolore, mais d'une odeur forte, et la vida prestement. Aussitôt ses deux compagnons, jaloux sans doute de prouver leurs droits d'égalité parfaite, s'emparèrent de la bouteille et absorbèrent leur ration avec la même célérité. Pendant qu'ils se livraient à ces libations sans s'inquiéter davantage de Martigny, celui-ci prit à l'arçon de sa selle une petite gourde et, la portant à ses lèvres, il dit avec gaieté :

A votre santé, senores ! Vous buvez du whiskey, je vous ferai raison avec de l'eau-de-vie de France !

Lés Mexicains se regardèrent obliquement, comme si cette plaisanterie n'eût pas été à leur convenance : néanmoins ils se turent et se disposaient à se mettre au travail, quand le voyageur, après avoir avalé pour la forme quelques gouttes du contenu de sa gourde, reprit avec tranquillité :

—Vous n'avez pas répondu à ma question, senores, et j'attendais mieux de votre politesse.

Le Mexicain qui avait parlé déjà et qui semblait être le chef du claim sourit d'une manière sinistre.

—Puisse Notre-Dame refuser d'intercéder pour moi à la dernière heure, grommela-t-il, si tous ces Français ne sont pas fous ! Mais, ajouta-t-il d'un ton plus calme, ne m'avez-vous pas demandé la demeure du marchand Brissot, le plus dur, le plus avare, le plus impitoyable de tous les scélérats qui se sont abattus sur les placers pour la désolation des pauvres mineurs ?

—Je ne sais s'il est tout ce que vous dites, mais je vous ai demandé en effet où il demeure.

—Et quel motif avez-vous, jeune homme, de vous

adresser à ce fripon ? Rien que pour vous vendre les outils dont vous allez avoir besoin, il vous ruinera.

—Me ruiner ! répliqua Martigny en plaisantant ; je peux bien l'en défier à cette heure ! Aussi je me risque... où loge-t-il ?

—Allons ! dit le mineur d'un ton impatient, on ne peut empêcher un homme d'aller au diable quand il en a la volonté. Poursuivez donc votre route, ajouta-t-il en étendant le bras vers la ville ; et quand vous arriverez au camp (cette enceinte fortifiée que vous voyez là-bas), vous prendrez à gauche... D'ailleurs, tout le monde vous indiquera ce store maudit où tant de malheureux oiseaux ont laissé leurs plumes.

—Il suffit... Merci, senor.

Le vicomte toucha son chapeau, et peu soucieux de prolonger l'entretien, il allait s'éloigner ; son interlocuteur le rappela.

—Un moment encore, reprit-il. Quand vous verrez ce... Brissot, dites-lui de ma part que, s'il continue à pressurer les pauvres gens qui ont besoin par hasard d'un outil, d'un vêtement ou d'un morceau de *tasajo*, il lui en cuira avant que nous soyons les uns et les autres beaucoup plus vieux... On a des *machetes* (couteaux) et on sait s'en servir.

—Je ne manquerai pas de lui transmettre votre gracieux message, répliqua Martigny toujours railleur.

Il salua de nouveau et partit au grand trot, tandis que les Mexicains avaient l'air de se demander si l'honneur n'exigeait pas qu'ils se missent à sa poursuite pour lui enfoncer leurs *machetes* dans la poitrine.

Cet échantillon des habitants des placers n'étonnait ni n'effrayait Martigny ; et à mesure qu'il avançait, il remarquait parmi les travailleurs des types non moins bizarres, sinon moins redoutables. Là, c'était des Chinois au teint jaune, aux yeux bridés, à la queue traînant jusqu'à terre ; plus loin, des noirs de toutes les nuances : des Malais à la peau cuivrée, des Nouveaux-Zélandais couverts de tatouages ; puis des Anglais, des Allemands, des Français, des Américains ; toutes les nations de l'univers réunies comme pour construire une nouvelle Babel et dont la réunion n'avait encore abouti qu'à la confusion des langues. Mais tout ce monde était absorbé par l'œuvre commune, la recherche de l'or, et le voyageur pouvait passer sans que l'on daignât remarquer sa présence.

Du reste, il n'avait plus besoin de prendre de renseignements. Il rencontrait à chaque pas des affiches et des inscriptions colossales, posées soit contre des troncs d'arbres étêtés, soit contre les cabarets borgnes qui formaient plus de la moitié des habitations ; or, parmi ces enseignes multipliées jusqu'à la profusion, il en était une qui portait en caractères gigantesques et en cinq ou six langues différentes :

BRISSOT (DE PARIS).

*Marchandises en tous genres et de tous pays.*

Au-dessous de ces inscriptions polyglottes, un pinceau peu exercé avait représenté, tantôt une flèche dont la pointe était tournée vers le centre de la ville, tantôt une main dont l'index montrait la

même direction. Il n'y avait donc plus à se méprendre, et Martigny continuait son chemin sans autre embarras que de regarder par intervalles les complaisants écriteaux.

Il parvint bientôt à une espèce de square, où toute méprise était plus difficile encore. Une vaste baraque en bois, couverte de toile goudronnée et surmontée de banderoles flottantes, attirait d'abord l'attention, et au-dessus de la porte principale, une toile blanche répétait en caractères de six pieds de haut l'inscription lue tant de fois par le voyageur. Il était donc arrivé.

Il alla mettre pied à terre devant l'entrée, puis, attachant son cheval à une barre de bois destinée sans doute à cet usage, il pénétra dans l'intérieur du bâtiment.

C'était encore un store, mais plus considérable que celui de Doring-station, et surtout encombré d'une plus grande variété de marchandises. On y trouvait toute espèce de meubles, d'outils, de provisions : des confitures et du tabac, des paletots et du vin de Champagne, des brouettes de mineurs et des chapeaux de femme en satin rose. Tout cela était groupé dans une longue galerie assez mal éclairée, dont l'œil avait peine à sonder la profondeur. Trois ou quatre commis qui, nous devons le dire, n'avaient pas l'air poli et la mine avenante, couraient çà et là pour servir les acheteurs qui de leur côté, ressemblaient fort à des bandits. Près de la porte se tenait un grand diable de mulâtre d'une force herculéenne et revêtu d'une espèce de livrée ; il paraissait chargé d'exercer une surveillance rigoureuse dans l'intérieur du store. Il laissait volontiers entrer, mais il ne permettait plus de sortir à moins qu'on ne lui montrât un petit papier bleu signé du patron lui-même et portant l'énumération des objets vendus. A défaut de ce passe-port, le cerbère refusait obstinément de livrer passage. Du reste, de pareilles précautions, on le comprend, étaient presque indispensables dans un établissement fréquenté par des gens dangereux, et où l'on avait également à craindre la ruse et la violence.

Martigny demeura immobile quelques instants au milieu de la galerie, sans qu'on lui adressât la parole. Enfin, un des employés vint à lui et demanda en anglais d'un ton maussade ce qu'il souhaitait. Le vicomte exprima le désir de parler à M. Brissot en personne, et le commis lui ayant désigné un personnage assis isolément sur une estrade, dans la partie la plus apparente du store, lui tourna le dos pour courir au-devant d'une troupe d'acheteurs qui venaient d'entrer. Tout en se dirigeant vers le patron, Martigny se mit à l'examiner avec intérêt.

Brissot avait alors bien près de cinquante ans ; son crâne était chauve et ses cheveux blanchissaient déjà sur les tempes. Son extérieur n'annonçait pas un homme qui avait été capable de commettre un meurtre dans un accès de jalousie. Il était de constitution frêle et paraissait plus timide qu'emporté. Cependant ses petits yeux verdâtres ne manquaient pas d'éclat, et ils exprimaient une défiance qui ne se mettait pas en peine de se cacher. Il était vêtu avec élégance ; son paletot et son pantalon, de l'étoffe la plus nouvelle, avaient été évidemment coupés par un bon tailleur de Paris ou de Londres ;

il portait des bottines vernies, et une chaîne d'or serpentait sur son gilet de soie, tandis que ses mains étaient chargées de bagues. Malgré ce luxe, Martigny put s'assurer que le négociant avait pris certaines précautions contre une attaque subite. Son bureau posé, comme nous l'avons dit, sur une estrade d'où l'on pouvait voir toute l'étendue des magasins, était entouré d'une solide barrière en bois et en fer, qui tenait le public à distance. De plus M. Brissot ne remettait aux acheteurs les petits papiers bleus qui les autorisaient à emporter les marchandises vendues, qu'à travers un étroit guichet et après entier payement.

Comme Martigny s'approchait avec assurance de la barrière, le patron, effrayé de l'audace de cet inconnu, demanda brusquement en anglais :

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Adressez-vous aux employés.

Le vicomte sourit et répondit en français :

— Quoi donc, monsieur, ne permettez-vous pas à un compatriote de vous adresser ses compliments, et de vous remettre une lettre de madame Brissot, que j'ai eu l'honneur de voir ce matin même à Dorling.

En entendant parler sa langue natale, le négociant jeta sur Martigny un regard pénétrant, comme s'il eût voulu deviner jusqu'à quel point le nouveau venu était instruit de son passé. Martigny soutint cet examen sans sourciller ; Brissot, un peu rassuré, tendit la main par-dessus la barrière pour prendre la lettre qu'on lui présentait, l'ouvrit et se mit à lire rapidement.

Une sorte de mécontentement se trahit d'abord sur son visage pendant cette lecture, si bien que le vicomte ne put s'empêcher de dire à part :

— Hum ! cette coquette de madame Brissot aurait-elle parlé de moi en termes trop avantageux à son mari jaloux ?

Toutefois, cette appréhension ne tarda pas à se dissiper, car la physionomie du négociant s'éclaircit insensiblement, et un léger sourire finit par s'épanouir sur ses lèvres.

— Je gagerais, pensa encore Martigny, que la frivole créature a parlé de mon diamant de douze mille dollars ?

Quoi qu'il en fût de ses suppositions, Brissot replia le papier et allait sans doute adresser la parole au vicomte, mais il en fut empêché. Les acheteurs et les commis se pressaient autour de son bureau fortifié ; il s'agissait de recevoir le prix des marchandises vendues et de signer les fameux petits papiers bleus qui devaient leur servir de laissez-passer. Le négociant s'acquitta de ses fonctions avec une impassibilité étudiée ; et tout en pesant dans de petites balances la poudre d'or, qui, la plupart du temps, servait de monnaie courante aux placers, il disait en anglais à son principal commis :

— Je viens de recevoir avis, monsieur don Fernandez, que les marchandises attendues nous seront expédiées demain soir de Dorling. Vous vous arrangez pour les caser le mieux possible.

Comme on le voit, l'épouse du négociant, lorsqu'elle avait écrit sa lettre de recommandation, avait fait ce qu'on appelle « d'une pierre deux coups. » En recevant cet avis du patron, don Fernandez, j'une Espagnol au teint olivâtre, au cou tors, à l'œil

oblique et faux, s'inclina avec un respect touchant à la servilité.

Quand les autres acheteurs furent partis et quand les employés se furent retirés à une distance respectueuse, Brissot parut songer de nouveau à Martigny.

— Excusez-moi, monsieur le vicomte, dit-il avec politesse, mais vous savez, les affaires avant tout... Enfin me voilà prêt à vous servir en tout ce qui dépendra de moi, comme le désire ma chère et bien-aimée femme... Un mot seulement : nous auriez-vous connus lorsque nous habitions Paris ? La question peut vous paraître singulière ; mais nous voyons tant de monde là-bas, qu'aujourd'hui, après tant d'événements fâcheux, je suis un peu excusable d'avoir oublié les noms et les visages.

Le vicomte sentit le piège et se hâta de répondre qu'il ne se souvenait d'avoir eu aucune relation avec la famille Brissot avant l'époque présente. En même temps il raconta par quel hasard il avait vu les dames pour la première fois la veille au soir, à Dorling.

Cette explication ne paraissant pas encore endormir les soupçons du mari jaloux, Martigny ajouta galement :

— Madame Brissot et mademoiselle Clara ne sont pas de ces femmes que l'on peut oublier quand on les a vues une fois. Depuis mon départ de France, je n'ai pas rencontré d'aussi charmante personne que mademoiselle Clara.

Pour le coup la glace fut rompue. Soit que le négociant se sentit chatouillé dans son affection paternelle, soit que cette admiration pour sa fille fût à ses yeux une garantie contre une admiration trop passionnée pour sa femme, il reprit d'un ton plus ouvert :

— Oui, oui, vous avez raison, monsieur le vicomte, Clara est certainement la plus jolie personne de toute l'Australie. Cependant c'est pour elle que je travaille, que je cherche à faire promptement ma fortune, que je m'expose ici à toute sorte de fatigues et de dangers... Aussitôt que j'aurai gagné de quoi la marier richement, je me hâterai de quitter ce pays où un honnête homme est presque une exception... Mais pardon ! ajouta-t-il aussitôt, c'est de vous qu'il s'agit en ce moment. Apprenez-moi donc en quoi je peux vous être utile.

Et alors seulement il tendit la main à Martigny avec une apparente cordialité.

— En bien des choses, monsieur Brissot, répliqua le vicomte ; je suis tout nouveau dans ce pays, et quoique je ne me rebute pas facilement, je peux me heurter à bien des obstacles. Ce que je souhaiterais pour le moment, ce serait un gîte et un souper ; plus tard, je vous demanderai vos bons conseils et votre assistance, afin de me faire réussir dans mon métier de chercheur d'or.

— Vous êtes donc déterminé à travailler aux mines ? répliqua Brissot en hochant la tête ; mauvaise affaire, mon cher compatriote ; le métier ne vaut plus rien ; les nuggets deviennent rares, et la plupart des claims sont déjà épuisés... Cependant, si vous persistez dans votre dessein, je prierai le *chief commissioner*, dont je suis connu, de vous concéder un terrain où vous aurez quelque chance de succès.

(A CONTINUER.)

## LES SOURIS.

### LÉGENDE ALLEMANDE.

De tous les fleuves de l'Europe, le Rhin, s'il n'est pas le plus considérable, est certainement le plus célèbre. Prenant sa source dans un palais de cristal, véritable grotte des fées, il présente dans son cours les trois phases de la vie humaine ; turbulent et colère comme l'enfant, il bondit et écume dès ses premiers pas entre les rochers et s'élançe avec une joie bruyante de cascade en cascade ; plus tard, de torrent devenu fleuve, il s'apaise et se calme en s'éloignant de son berceau ; puis, sans perdre de sa majesté à mesure qu'il approche de la mer, ce vaste tombeau de tous les fleuves, il se ralentit en s'affaiblissant graduellement, comme un vieillard qui se courbe, et finit par se traîner en murmurant à travers les sables dorés dans lesquels il disparaît peu à peu.

De Mayence à Cologne le Rhin coule dans la plénitude de sa force et de sa gloire. Les poètes allemands lui ont décerné le titre de roi des fleuves ; il le mérite dans cette partie de son parcours. Ses eaux fauves et profondes, tantôt répandent comme une mer entre de plantureuses prairies, tantôt roulent majestueuses entre une double ceinture de rochers à pic couronnés de ruines pittoresques, ou bien, encadrées de vertes collines mollement étagées, réfléchissent, comme un miroir magique, des villes aux merveilleux clochers, de redoutables forteresses ceinturées d'épaisses murailles, d'antiques forêts dans lesquelles la faucille d'or des druides coupa le gey sacré, ou des villes endormies au penchant gazonné des côteaux sous des massifs de fleurs et de verdure.

Sur ces bords poétiques, les légendes s'apanouissent de toutes parts, gracieuses ou terribles, sombres ou touchantes, chrétiennes ou païennes, réelles ou fantastiques. Les ruines et les monuments, qui sont l'œuvre de l'homme, y ont les leurs tout aussi bien que les animaux, les plantes et les rochers, qui sont l'œuvre de la main de Dieu.

Pour en cueillir un bouquet, il n'y a qu'à étendre la main ; si le bouquet ne suffit pas, rien n'empêche d'en former une gerbe.

Peut être un jour choisirai-je quelques pierres précieuses dans cet incomparable écrin qu'on appelle les bords du Rhin, pour en composer une parure ; aujourd'hui je n'en prendrai qu'une seule, la légende des souris, petite perle dont m'a fait cadeau un vieux batelier, qui ne se doutait guère de la valeur de son présent et du prix que j'y attachais.

A coup sûr, à en juger par le titre, cette légende ne peut être qu'une fable parfumée et fleurie.

Comment pourrait-il en être autrement, pour un récit dont les héros sont ces petits animaux si alertes, si éveillés, mais si faibles et si timides.

Chose étrange, presque toutes les légendes dans

lesquelles la souris ou le rat ont joué un rôle sont, au contraire, sombres et dramatiques.

Au moyen âge, le rat est presque toujours le symbole de l'esprit du mal, non pas en France et en Allemagne seulement, mais partout.

Lorsque Noé, eut, dit un vieux chroniqueur, enfermé dans son arche, œuvre de cent années de rudes labeurs, une paire de chacun des animaux que la fureur des flots déchainés devait épargner, le rat, en rongéant surnoisement le plancher de cèdre, mit tout l'équipage en danger. Ce jour-là, ajoute le conteur, ce fut la couleuvre qui sauva l'espérance du monde en bouchant le trou avec sa tête qui, depuis, a conservé la forme cylindrique d'un bouchon.

Tel fut un des premiers méfaits du rat.

Un des premiers seulement, car auparavant, alors même que la terre était encore contenue en germe dans un œuf, sous la garde du puissant Vichnou, le rat qui, s'il en faut croire les Indiens, existait avant la création, fut surpris par le dieu au moment où, avec ses dents, il se préparait à briser l'enveloppe pour dévorer cet œuf, d'où est sortie l'humanité.

Ne pouvant détruire les hommes à l'état de germe, ni les noyer, alors qu'ils étaient réduits à une seule famille enfermée dans l'arche, les rats ne se tinrent pas pour battus.

Olaüs Magnus, dans sa mer des histoires, nous apprend que, sous le roi Regnardus, la Norvège se vit subitement envahie par une armée innombrable de souris auxquelles il fallut livrer des combats sanglants, combats dans l'un desquels le vaillant Regnardus eut l'œil droit crevé par une « sagette (petite flèche) très-subtilement jectée par une sorcière combattant comme un homme vaillant peut faire. »

En Hollande, les vieilles femmes content encore aujourd'hui aux enfants épouvantés la merveilleuse histoire du musicien des rats dont un dimanche, pendant que les habitants d'Amsterdam étaient à la messe, la flûte enchantée entraîna à travers une montagne tous les enfants de la ville jusqu'à un lac où ils furent engloutis jusqu'au dernier.

La légende des souris, telle que me la conta mon batelier, en passant au pied d'un flot isolé au milieu du Rhin et si petit qu'il semble ne surgir du sein des eaux que pour servir de piédestal à une tour solitaire, couronnée de créneaux et percée d'étroites embrasures, ne le cède en rien, pour le dramatique, à tous ces autres récits.

L'îlot est noir et bas, cerclé de blanche écume par les flots courroucés ; la tour est fauve et menaçante, d'énormes grilles se cramponnent aux longues embrasures comme pour en défendre l'accès ; le jour, on n'entend autour de la Mausenturm que le bruit du fleuve irrité ; la nuit, les hiboux, seuls habitants de la tour, poussent leurs cris lugubres qui

ressemblent à des sanglots et, chaque soir, les chauves-souris, s'échappant des fissures moussues, décrivent autour des créneaux les zigzags heurtés de leur vol funèbre.

Il y a neuf siècles sonnés qu'aucun pied humain ne s'est posé sur le seuil de la tour maudite, neuf siècles qu'aucun drapeau n'a flotté à la hampe de fer tordue par l'ouragan sur sa plate-forme, neuf siècles que l'anathème pèse sur la Mausenturm, murée par les hommes et portant au flanc une cicatrice noire faite par le feu du ciel.

Or, voici la légende :

On était alors vers la fin du *x*e siècle, Charlemagne était descendu tout entier dans son tombeau d'Aix-la Chapelle ; du puissant empereur qui avait rêvé l'empire du monde, il ne restait que quelques ossements ; de sa race, que Louis le Fainéant qui mourait sans enfants ; de son manteau de pourpre, que des lambeaux disputés par d'obscurs et féroces compétiteurs.

L'empire d'Occident n'était même plus un nom.

Des barbares, sortis des déserts brûlants de l'Afrique, avaient planté sur la terre espagnole l'étendard du croissant.

D'autres barbares, partis des montagnes de la Scandinavie, entamaient la France et remontaient dans leurs barques jusque sous les murs de Paris.

Les Hongrois s'étaient partagé l'Italie.

Othon III possédait l'Allemagne.

La Bohême, la Saxe, la Lorraine, les deux Bourgogne, l'Espagne ou plutôt la Navarre et l'Italie formaient autant d'états aux frontières flottantes, tour à tour élargies ou resserrées par la fortune des armes.

Chaque capitaine, devenu, de par le droit du plus fort, chef de brigands, prince ou roi, se taillait à grands coups d'épée un domaine, une principauté ou un royaume.

Le droit avait fait place à la force, l'équité à l'or et au fer.

Les faibles, étant obligés de se donner un protecteur, se groupaient autour des capitaines les plus redoutés ; les villages s'abritaient sous les châteaux comme sous un bouclier : la féodalité naissait de toute part.

En quelques années le sol s'était couvert de forteresses haut perchées sur les rochers, d'où les chefs, toujours armés, dominaient la campagne que, du haut de leurs aires, ils sondaient de leurs regards d'aigle, prêts à fondre sur une proie ou à s'entre-déchirer pour sa possession.

Car ces aires étaient trop rapprochées pour ne pas amener de fréquents combats entre leurs possesseurs.

Les paysans s'étaient soumis aux seigneurs pour ne pas être dévorés par eux ; les capitaines les moins puissants se virent obligés de se soumettre à de plus forts qu'eux pour éviter d'être dévorés à leur tour, et, naturellement, il se forma des étages de puissance dans la féodalité, et il en résulta une sorte d'association mutuelle contre les excès de la tyrannie et de la violence.

Les statuts ou règlements de ces associations, souvent modifiés, devinrent peu à peu un droit, sinon incontestable au moins longtemps incontesté, le droit féodal.

Cependant à la faveur des troubles, des déchirements et de l'anarchie politique qui accompagna-

rent cette transformation du droit ecclésiastique ou droit de la justice, en droit féodal ou droit de l'épée, de grands abus et de nombreux désordres s'introduisirent dans l'épiscopat, dans le clergé séculier et dans les couvents.

L'ignorance et la violence enfantant l'irréligion, on cessa de respecter les biens de l'Eglise et l'on commença à les envier. Les couvents, les monastères, et les églises riches, trop riches, il faut l'avouer, en bois, en terres, en troupeaux, en revenus, en vignobles, excitèrent d'ardentes convoitises chez les soudards grossiers et corrompus.

En ce temps, vivait un certain Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen ; *il avait en taille six fois la longueur du pied de Charlemagne, les cheveux rouges, la barbe rouge, les yeux rouges, le cou épais et court, les épaules carrées, les poings énormes, une force prodigieuse et une voix dont les éclats ressemblaient aux beuglements d'un taureau.*

L'époque convenait à un tel homme, l'homme à une telle époque.

Buveur, blasphémateur, joueur, batailleur, dissolu, avare et prodigue, il possédait assez de vices pour mériter cent fois la corde ; sans eux il serait resté un pauvre serf obscur ; il s'en fit un marchepied pour arriver à la fortune, aux honneurs et aux dignités.

Echappé à dix ans à peine du monastère de Rosenthal où son père, esclave saxon, remplissait les humbles fonctions de porcher, il avait pendant huit ans parcouru l'Allemagne en compagnie d'une troupe de coupeurs de bourses bohémiens, puis s'était fait brigand et, grâce à ses exploits, de simple voleur il s'était rapidement élevé au grade de capitaine.

Les bons moines l'appelaient Pacôme, les bohémiens Sigismondus, les brigands, ses camarades, Conrad le Noir ; devenu chef, il se donna un nom proportionné à sa taille, celui d'Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen.

Quelque difficile qu'un pareil nom dût être à prononcer ou même à se rappeler, il fut bientôt connu sur les deux rives du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Coblenz, et les petits seigneurs rivaux ne dédaignèrent pas de contracter des alliances avec Otto et de soudoyer son épée.

Le brigand n'eut garde de refuser ; il se vendit le plus cher possible à tous les partis successivement, aux simples seigneurs d'abord, puis aux principicules, puis aux princes, puis enfin aux rois.

La fortune fit bouler de neige. A trente ans, le fils du porcher dînait à la table d'un roi véritable, qui, craignant que son redoutable auxiliaire ne se retournât contre lui, comme il avait fait maintes fois à l'égard de ses autres alliés, résolut de se l'attacher par des bienfaits, et jura, après boire, qu'il lui accorderait sa première demande.

Otto prit deux jours pour réfléchir et réunit ses conseillers.

On les réunit encore aujourd'hui pour des questions moins importantes.

Le roi avait une fille unique, le second capitaine fut d'avis que c'était elle qu'il fallait demander.

Otto fit la grimace.

—Le roi est jeune encore, dit-il, et il est toujours facile de se débarrasser d'un gendre.

—Demande une tonne d'or, nous partagerons, fit le premier lieutenant.

—Demandes-en deux, s'écria le second, il y en aura davantage.

—Demandes-en trois, ajouta un troisième.

Ils comptèrent ainsi jusqu'à dix.

—Voici des gaillards qui m'ont l'air de songer à eux plus qu'à moi, pensa Otto.

On prétend que les conseillers des têtes couronnées ont conservé cette mauvaise habitude; évidemment c'est une calomnie, ils ne travaillent que pour le bien de l'Etat, nous le savons parfaitement.

A la dixième tonne, Otte fit une croix, remercia ses conseillers, et promit d'agir suivant leur avis, en les priant de lui garder le secret.

La journée n'était pas finie que le roi savait de chaque conseiller ce qui s'était passé.

—Le capitaine te demandera dix tonnes d'or, n'en donne que neuf, je te soutiendrai, et nous partagerons la dixième, lui avait dit le premier conseiller.

—N'en donne que huit, avait, un moment après, dit un second chef, la neuvième sera pour toi, et je ne prendrai que la dixième pour prix de mon affection pour toi.

De tonne en tonne, on était arrivé de ce côté-là jusqu'à une, quand le capitaine en second conseilla de n'en donner aucune à Otto.

—Fais-lui couper la tête, et nous partagerons la dernière.

Cet avis paraissait encore le meilleur au roi, sauf le partage de la dernière tonne qu'il se réserva de faire l'année suivante, époque à laquelle son ministre des finances lui avait promis un équilibre parfait dans son budget.

Car, dans ces temps, les ministres avaient tous la prétention d'équilibrer les recettes et les dépenses.

On ne sait comment cela se faisait, mais, paraît-il, les lois de l'équilibre étaient peu connues, car le budget penchait toujours et de plus en plus vers la gauche.

La gauche a toujours été le mauvais côté... pour les gouvernements allemands.

Le roi s'attendait donc à s'entendre demander par son fidèle allié beaucoup plus d'or qu'il ne pouvait en donner et cherchait les moyens les plus honorables de ne pas faire honneur à sa parole, quand, au jour fixé, parut Otto, accompagné de ses dix con-

seillers, et suivi d'une centaine d'hommes qui avaient oublié de se débarrasser de leurs épées.

—J'aimerais mieux qu'il fût venu tout seul, murmura le roi à l'oreille de son ministre; tâchons de ne lui donner que ma fille, et qu'il n'en soit plus question.

—Sire, vous l'avez déjà promise à trois autres, fit le ministre.

—Eh bien! cela fera quatre, reprit le monarque impatienté; fais-la venir.

La jeune princesse était parée à tout événement. Elle entra précipitamment, un peu essouffée, mais vêtue d'une robe presque neuve et la tête ornée d'un prodigieux chignon, fait avec les blonds cheveux de trois de ses servantes.

—Souris agréablement, lui dit le roi en lui pinçant le bras, il s'agit d'un mariage politique.

La princesse savait que, dans ces mariages, le devoir d'une fille est de préférer à tout autre le mari qui effraye le plus sa famille.

*Comme une poupée à ressort, elle montra ses trente-deux dents.*

Le roi la prit par la main, et, quoique son ratelier royal ne fût pas irréprochable, il crut devoir le montrer aussi à son cher futur gendre, vers lequel il s'avança aussitôt en disant:

—Vaillant Otto, appui de mon trône, soyez aussi l'espoir de ma dynastie; j'ai deviné les désirs secrets de votre âme généreuse: dans votre modestie vous n'eussiez peut-être pas osé aspirer à la main de ma fille; mais votre loyauté et votre vaillance vous en rendent digne; recevez-la donc comme le prix de vos vertus, et le gage de.....

—Mon inaltérable attachement, souffla le ministre de l'instruction publique, auteur de toutes les improvisations royales.

—De notre inaltérable attachement, répéta le roi en promenant sur l'assemblée un regard de triomphe.

Les discours du trône ayant pour spécialité d'être toujours très-beaux, sont aussi toujours très-applaudis.

Si le Moniteur officiel du Xe siècle affirme que celui-ci eut le même sort que ses confrères, il faut avouer qu'il s'écarte légèrement du vrai.

Non-seulement les brigands mal appris ne battirent pas des mains, mais ils se permirent de protester avec fureur, en criant:

(A CONTINER.)



## HYGIÈNE DE LA PEAU.

## CHAPITRE VII.

DE QUELQUES AFFECTIONS QUI PEUVENT  
ALTÉRER LA BLANCHEUR, LE POLI  
DE LA PEAU, LA RÉGULARITÉ DES  
LIGNES ET DES FORMES.

## FURONCLES—PHLEGMONS.

Le furoncle est une inflammation circonscrite d'une petite portion de peau. Son siège est dans les prolongements du tissu cellulaire sous-jacent qui partent de la face profonde du derme et viennent former à sa face supérieure les aréoles du corps muqueux. Cette inflammation se termine ordinairement par la mortification des prolongements cellulaires et par leur expulsion sous forme de matière pulfacée, nommée *bourbillon*.

La meilleure manière de se débarrasser d'un furoncle est de le faire avorter dès son début. Pour cela, on perce le sommet du furoncle; on donne issue à quelques gouttes de sang, par la pression, et l'on cautérise ensuite la petite ouverture avec la pointe d'un pinceau trempée dans l'ammoniaque liquide concentré. Mais si l'inflammation était trop avancée pour en espérer la résolution, il faudrait couvrir la furoncle de cataplasmes émollients ou d'onguents maturatifs et attendre l'expulsion du bourbillon par la suppuration.

Lorsque plusieurs furoncles se succèdent sans cesse et depuis longtemps, c'est-à-dire qu'à peine l'un est guéri, un autre se déclare, la personne doit garder un régime, et, si les voies digestives ne sont point irritées, prendre quelques légers purgatifs dont l'action révulsive fait ordinairement disparaître cette habitude vicieuse de la peau à produire des furoncles.

Le phlegmon ne diffère du furoncle que par un foyer plus étendu: son traitement est le même.

## COUPURES.

Les coupures ou blessures sont ordinairement faites soit par des instruments d'acier, soit par des fragments tranchants de verre, de cailloux, etc.; elles peuvent intéresser superficiellement ou profondément les tissus, et avoir leur siège sur les régions les plus apparentes du corps, comme le visage, le cou, les bras et les mains.

Selon leur cicatrisation régulière ou vicieuse, les coupures restent imperceptibles ou produisent une marque indélébile fort désavantageuse à la beauté. Nous indiquerons succinctement la meilleure méthode de guérir.

La première chose à faire, quand la peau vient d'être entamée, est de s'assurer si la blessure ne

recèle aucune parcelle du corps vulnérant ou toute autre molécule étrangère qui aurait pu s'y introduire, et de les retirer avec soin si l'on y en découvre. On étanche ensuite le sang, et l'on affronte exactement les deux lèvres de la plaie, qui doivent être maintenues, réunies par des bandelettes agglutinatives de sparadrap, si la blessure est étendue, ou de taffetas gommé si la coupure est petite. Il ne faut pas craindre de multiplier ces bandelettes, afin d'obtenir une réunion solide, non susceptible d'être dérangée par les mouvements obligés de la partie entamée. La lymphe plastique transsudant des ramuscules vasculaires divisés celle, c'est le mot, les lèvres de la plaie, et forme à sa surface une ligne blanchâtre.

Il est important de faire observer que moins une blessure reste exposée à l'air, plus il y a de chances de cicatrisation sans suppuration. Une coupure bien réunie, et solidement maintenue pendant six à huit jours, se cicatrise complètement; mais aussi le moindre *hiatus*, laissé entre les lèvres de la plaie, fait échouer la *réunion immédiate*. Dans les blessures avec hémorragies ou écoulement de sang artériel qu'on ne peut arrêter par des moyens ordinaires, on a conseillé des agents hémostatiques, dont les plus efficaces sont la solution d'*ergotine* et l'*eau Brochieri*. L'eau Brochieri surtout est regardée jusqu'ici comme l'hémostatique par excellence: appliquée, au moyen de linges imbibés, sur des artères ouvertes, elle en arrête promptement l'hémorragie et favorise leur cicatrisation.

Enfin, si la blessure était profonde, la perte de sang considérable, inquiétante, le ministère d'un chirurgien est indispensable.

CICATRICES DE SANGSUES ET DE VENTOUSES  
SCARIFIÉES.

Lorsqu'une maladie grave exige l'application de sangsues ou de ventouses scarifiées sur une des régions apparentes du corps, comme au visage, au cou, sur la poitrine ou les épaules, etc., on doit choisir de petites sangsues afin que les piqûres restent imperceptibles; on doit surtout veiller à ce que ces piqûres se cicatrisent promptement et sans suppurer. Quant aux scarifications, elle doivent toujours être légères, car les cicatrices qui résultent d'incisions profondes sont désagréables et ineffaçables. La ventouse scarifiée est plutôt un moyen de révulsion à la peau qu'un moyen de déplétion sanguine.

## BRÛLURES.

Il est peu d'affections dont le traitement ait été plus exploité par le charlatanisme que celui de la brûlure. Tous les charlatans des foires possèdent un onguent infailible contre la brûlure, et il n'est pas de commère qui ne vante son secret comme supérieur à celui des autres. On doit se défier de

ces spécifiques, parce qu'ils sont, en général, plus dangereux qu'innocents.

Le traitement de toute brûlure se résume dans ces deux moyens :—Faire avorter l'inflammation qui la suit nécessairement ;—la modérer par des moyens thérapeutiques, lorsqu'il a été impossible de la faire avorter. Nous ne nous occuperons point de brûlures graves et de grande étendue : leur traitement appartient exclusivement à l'art chirurgical ; il ne sera question ici que des brûlures légères.

Les brûlures qui affectent les doigts, les mains, le visage et autres parties du corps exposées à la vue, doivent être soignées à l'instant même, si l'on ne veut pas qu'il en résulte une cicatrice disgracieuse et quelquefois nuisible à la liberté des mouvements.

De tous les traitements, de tous les remèdes préconisés contre la brûlure, voici la plus rationnelle et la meilleure :—A l'instant même qu'on s'est brûlé, il faut tremper la partie atteinte dans un vase contenant de l'*ammoniaque liquide pure* ; la douleur cesse presque aussitôt. On laisse baigner la brûlure pendant cinq minutes ; puis on la retire pour la tremper dans l'eau froide, une minute seulement. On la replonge dans l'*ammoniaque* cinq minutes encore, et ensuite une minute dans l'eau froide. Cette petite opération doit être alternativement renouvelée pendant trente à quarante minutes. Alors, on enveloppe la brûlure avec du coton cardé, et on la laisse en repos. Si la douleur reparait au bout de quelque temps, on recommencerait l'immersion alternative dans l'*ammoniaque* et l'eau froide. Mais dans la majorité des cas la première opération suffit pour faire avorter la brûlure.

Si le siège de la brûlure, comme au visage, au cou, à la poitrine, etc., ne permettait pas son immersion, on appliquerait dessus des compresses pliées en plusieurs doubles et imbibées d'*ammoniaque pur* ; au bout de cinq minutes, on enlève les compresses pour en substituer d'autres imbibées d'eau froide, et l'on renouvelle ce changement pendant le même temps indiqué ci-dessus ; puis on l'enveloppe de coton.

Sous l'influence de ce petit traitement, la phlyctène ou vésicule séreuse n'a point lieu ; la douleur est nulle, la brûlure a complètement avorté ; le lendemain, l'épiderme est racorni, et au bout de quelques jours il se détache par lambeaux ayant l'aspect de rognures de baudruche.

Nous avons à dessein souligné le mot *ammoniaque pur*, parce que plusieurs médecins avaient prétendu que, dans notre première édition, le mot *pur* était une faute d'impression, que l'*ammoniaque pur* était caustique, et qu'il était irrationnel de vouloir brûler une partie déjà brûlée. Cependant les bonnes femmes de la campagne savent qu'on guérit une brûlure en l'approchant du feu, afin de racornir l'épiderme ; mais ce moyen est douloureux, tandis que l'*ammoniaque pur* obtient le même résultat, en calmant la douleur.

Maintenant nous allons donner l'explication physiologique du mode d'action de l'*ammoniaque* sur les tissus.

L'*ammoniaque* possède des propriétés diffusibles très-remarquables ; il liquéfie le sang qui tend à se coaguler, et rétablit la circulation ralentie. Cette

propriété a été mise à profit contre la stagnation du sang au cerveau, dans l'ivresse.—D'un autre côté, l'*ammoniaque* a une action caustique sur l'épiderme vivant ; son contact prolongé développe une vésicule. Mais sur l'épiderme brûlé, les choses se passent autrement. La brûlure a détruit la vitalité du tissu épidermique ; les fluides blancs que sécrètent les innombrables vaisseaux du tissu vasculaire de la peau n'étant plus maintenus par la couche épidermique, ces fluides affluent en abondance à la partie brûlée, soulèvent l'épiderme aminci, et forment des vésicules remplies de sérosité. L'*ammoniaque* ayant la propriété de durcir l'épiderme brûlé lui donne la force de résistance qu'il avait perdue, le colle sur le tissu muqueux de la peau, et rend impossible l'afflux de la sérosité. De plus, son action diffusible force les fluides, un instant retardés dans leur marche, de reprendre leur circulation normale, et les éloigne par conséquent de la partie brûlée.

Une autre moyen de guérison, lorsque la brûlure n'est pas trop profonde, et qu'on n'a point d'*ammoniaque* sous la main, est le coton cardé. La manière de l'employer est fort simple : on commence par immerger la partie brûlée dans l'eau froide pour chasser les fluides qui affluent : on l'essuie, puis on l'enveloppe d'une couche épaisse de coton cardé que l'on maintient par un petit bandage. Cinq ou six heures après, on renouvelle le coton. L'application du coton cardé arrête subitement la douleur, et s'oppose à la formation de la phlyctène. Au bout de quelques jours, on n'aperçoit plus, sur la peau brûlée, qu'un épiderme durci et luisant, qui, avec le temps, se détache de lui-même sans laisser de cicatrice. Nous ne saurions trop recommander ce moyen si simple, et qui est à la portée de tout le monde.

La médecine emploie comme spécifique contre les brûlures, le finiment *oléocalcaire*, dont nous donnons la composition dans le formulaire qui termine cet ouvrage. Les effets de ce liniment sont loin d'être satisfaisants, et, pour notre part, nous avons vu cinq ou six applications oléocalcaires échouer complètement. Lorsqu'on enleva ce liniment au bout d'un certain temps, on trouva au-dessous la brûlure changée en plaie suppurante. Nous pensons donc que ce moyen est loin d'être un spécifique, et nous lui préférons de beaucoup l'*ammoniaque* et le coton cardé.

#### ENGORGEMENT DES GLANDES SÉBACÉES.

Au chapitre qui traite de l'anatomie physiologique de la peau, il a été question de ces petites glandes ; nous ne reviendrons pas sur leur description.

(A Continuer.)

## MATIERES ET INSTRUMENTS PROPRES A L'ÉCRITURE.

Rien de plus varié que les substances qui, chez les différents peuples, ont servi à l'écriture. Les trois règnes de la nature ont été mis à contribution.

Les inscriptions sur pierre, destinées à transmettre à la postérité les faits historiques, ont été d'un usage trop commun dans tous les temps et dans tous les pays, pour que nous nous y arrêtions. On s'est même servi de jaspé, de cornaline, d'agate, etc. Le cabinet des antiques à la Bibliothèque royale renferme un cône de basalte, couvert de caractères cunéiformes. Il a été trouvé dans l'Euphrate.

Les Babyloniens, pendant plus de sept siècles, au dire de Pline, consignèrent sur des briques leurs observations astronomiques ; la plupart des musées de l'Europe possèdent des briques chargées d'écriture et provenant des ruines de Babylone.

Les tessons étaient d'un usage fort répandu chez les Grecs ; on en trouve des amas considérables dans certaines parties de l'Égypte. Ils sont couverts de caractères grecs, et portent des quittances d'impositions. En général, ils remontent aux premiers siècles de notre ère.

Le bronze ne servait pas seulement à conserver des décrets, des traités et d'autres documents de ce genre, on l'employait aussi pour des lettres de recommandation, des congés accordés aux soldats, etc. Il paraît même que les Romains avaient des livres de bronze. Tels étaient les livres déposés dans les archives de l'empereur, et où, suivant Hygénus, étaient consignés les concessions faites aux colonies, l'arpentage et la délimitation des terrains concédés.

Le plomb n'a pas été d'un usage moins ancien ni moins fréquent que le bronze. " Qui m'accordera, s'écrie Job (XIX, 24), d'écrire mes discours ? que ne puis-je les inscrire, avec un poinçon de fer, sur des lames de plomb, ou les graver, avec le burin, sur la pierre ! "

" Les Béotiens, dit Pausanias (liv. IX), me montrèrent un rouleau de plomb où tout l'ouvrage d'Hésiode (*les Œuvres et les Jours*) était écrit, mais en caractères que le temps a effacés pour la plupart. "

Les anciens savaient, comme nous, réduire ce métal en feuilles très minces ; avant que le papyrus fût connu en Italie, il paraît, d'après un passage de Pline, que les actes publics étaient consignés dans des volumes de plomb.

Les sénatus-consultes qui concernaient les empereurs furent, pendant longtemps, gravés sur des livres d'ivoire, mais on écrivait aussi avec de l'encre noire sur cette dernière substance ; méthode adoptée surtout par ceux dont la vue était affaiblie.

L'emploi des peaux tannées remonte à une antiquité très-reculée, et fut répandu chez les peuples de l'Asie, les Grecs, les Celtes et les Romains. On conserve à la Bibliothèque de Bruxelles un manuscrit du Pentateuque que l'on croit antérieur au neuvième siècle. Il est écrit sur cinquante-sept peaux cousues ensemble, qui forment un rouleau d'environ trente-six mètres de longueur.

Pétrarque avait une veste de cuir, sur laquelle il écrivit, pendant ses promenades, lorsqu'il manquait de papier ou de parchemin. Ce vêtement, couvert de ratures était encore, en 1527, conservé, comme une précieuse relique, par le cardinal Sadolet.

Les intestins d'animaux ont été aussi employés quelquefois. Zonare, au chap. 2 du liv. 14 de ses *Annales*, raconte que la bibliothèque de Constantinople, incendiée sous l'empereur Basiliscus, renfermait l'*Illiade* et l'*Odyssee*, d'Homère, écrites, en lettres d'or, sur un intestin de serpent de cent vingt pieds de long. La Bibliothèque Ambrosienne de Milan conserve probablement encore aujourd'hui un diplôme en lettres d'or sur une peau de poisson.

C'est au milieu du deuxième siècle avant notre ère qu'il faut, suivant plusieurs écrivains, placer l'invention du parchemin, peau de mouton préparée. S'il ne fut pas inventé à Pergame, ce fut au moins dans cette ville que l'on trouva le moyen de le perfectionner, d'où lui vint le nom latin de *pergamenum*.

Outre les parchemins blanc et jaune, les anciens se servaient de parchemin pourpre, bleu ou violet. Ces derniers étaient destinés à recevoir des caractères d'or et d'argent ; on en conserve plusieurs à la Bibliothèque royale.

Les plus anciens manuscrits que l'on connaisse sont écrits sur parchemin ; les actes écrits sur cette substance ne datent que de la fin du septième siècle, et ils atteignent quelquefois d'énormes dimensions. Ainsi le rouleau de l'enquête contre les templiers, que l'on conserve aux Archives du Royaume, a environ vingt-trois mètres de longueur.

Le parchemin devint très-rare aux époques qui précédèrent et qui suivirent les invasions des Barbares. Cette rareté fut cause que l'on se servit de parchemins déjà écrits, en enlevant, au moyen de différents procédés, l'écriture primitive ; ce funeste usage, qui nous a fait perdre tant de trésors littéraires et scientifiques, avait lieu chez les Romains, et subsista jusqu'à l'invention du papier de chiffons. On nomme *palimpsestes* les manuscrits qui ont reçu deux écritures.

On est parvenu à déchiffrer ou à faire revivre quelques-unes des écritures primitives, et l'on a pu retrouver ainsi des fragments de Tite-Live, le traité de Cicéron sur la République, ces Institutes de Gaius, etc.

En général, on peut regarder comme antérieur au douzième siècle le parchemin qui joint la blancheur à la finesse.

Au dire de Pline, les feuilles d'arbre sont la première substance sur laquelle on ait tracé des caractères. On formait des volumes avec des feuilles de palmier et de mauve. C'était sur des feuilles d'olivier (*petala*) que les Syracusains écrivaient leurs suffrages ! Les peuples de la Perse, de l'Inde et de l'Océanie écrivent encore sur des feuilles d'arbre. Dans les Maldives, on emploie la feuille du makare-kau, qui a un mètre de long sur trente-trois centi-

mètres de large. La Bibliothèque royale possède plusieurs manuscrits sur des feuilles d'arbre dont quelques-unes sont vernissées et dorées.

Jusque vers la fin du sixième siècle, on se servit aussi de l'écorce extérieure ou intérieure de différents arbres, et même on en fit des livres.

Les plus anciens monuments écrits que l'on possède aujourd'hui ont été écrits sur bois. Une inscription gravée sur une planche de sycamore provenant du cercueil du roi égyptien Mycerinus, trouvé en 1837 dans la troisième des pyramides de Memphis, et qui est actuellement en Angleterre, remonte, suivant l'auteur anglais qui l'a expliquée, à cinq mille neuf cents ans.

Avant l'invention de leur papier, qui date à peu près de deux mille ans, les Chinois écrivaient sur des planches de bois et des tablettes de bambou dont quelques-unes sont encore conservées aujourd'hui par les Chinois eux-mêmes comme de précieux échantillons d'antiquité.

« On retrouve en Grèce et en Italie l'usage de graver sur des planches de bois les monuments de quelque importance. Vers le milieu du premier siècle de notre ère, il existait encore à Athènes, dans le Prytanée, quelques débris des tables de bois (*axones*) sur lesquelles, quatre cents ans auparavant, Solon avait écrit ses lois. Ces tables, jointes en forme de prismes quadrangulaires et traversées par un axe, furent d'abord dressées perpendiculairement dans la citadelle, où, tournant au moindre effort sur elles-mêmes, elles présentaient successivement le code entier des lois aux yeux des spectateurs. Celles de Dracon avaient, sans doute aussi, été publiées sur bois : ce qui faisait dire longtemps après à un poète comique cité par Plutarque : « J'en atteste les lois de Solon et de Dracon, avec lesquelles maintenant le peuple fait cuire ses légumes. »

« A Rome, avant l'usage des colonnes et des tables de bronze, les lois étaient gravées sur des planches de chêne qu'on exposait dans le Forum. Les annales des pontifes, où s'écrivaient jour par jour les principaux événements de l'année, étaient écrites probablement à l'encre noire sur une planche de bois blanchie avec de la céruse et qu'on appelait *album*. Cette planche était exposée devant la maison du pontife, et des peines sévères étaient portées contre celui qui aurait osé l'enlever ou la changer, en raturer ou en altérer le texte. Les annales des pontifes cessèrent vers l'an 633 de Rome (120 ans avant J.-C.) ; mais l'usage de l'album se maintint longtemps encore, puisque nous trouvons dans le code Théodosien des lois publiées sur une table enduite de céruse. Le bois était encore en usage pour les actes privés ; un passage du Digeste prouve que les testaments étaient parfois écrits sur des tablettes de bois !

On trouve dans les caisses de momies des linges couverts d'écriture, et le musée égyptien du Louvre renferme plusieurs rituels sur toile. Il semble que cette substance ait été d'abord réservée aux monuments portant un caractère religieux. Ce fut rapporte Tite-Live, au moyen d'un vieux rituel écrit sur de la toile que les Sammites réglèrent l'ordre et la cérémonie du sacrifice solennel par lequel ils préférent à la guerre contre les Romains. Les oracles

sibyllins étaient aussi écrits dans des livres de la même matière.

On sait que plus tard on employa la toile dans des circonstances tout à fait différents : c'était sur la toile que l'empereur Aurélien avait fait écrire un journal exact de toutes ses actions, qu'on traçait les plans cadastraux déposés dans les archives impériales, que plusieurs lois furent publiées sous les premiers empereurs chrétiens, et que Sidoine Apollinaire, au cinquième siècle, écrivait ses poésies légères.

Ces livres en toile sont désignés sous le nom de *carbasina volumina* dans un passage de Martianus Capella, écrivain du quatrième ou du cinquième siècle.

On voit, d'après une lettre de Symmaque, qu'on écrivait aussi sur des étoffes de soie, et que cet usage venait de la Perse. Au dix septième siècle, comme en font foi les vers si connus de Boileau, on faisait tirer sur du satin quelques exemplaires des thèses soutenues dans nos universités ; ils étaient destinés à être donnés en cadeau.

Peindrai-je son jupon bigarré de latin  
Qu'ensemble composaient trois thèses de sat n,  
Présent qu'en un procès sur certain privilège  
Firent à son mari les régents d'un collage,  
Et qui sur cette jupe à maint rieur encor,  
Derrière elle faisait lire *orgumentabor*.

Le papyrus est une espèce de roseau dont la tige, longue d'environ 1 m. 30, est recouverte par une enveloppe membraneuse au moyen de laquelle on fabriquait différentes espèces de papier. « La première qualité se nomma d'abord *hiératique* ou sacrée, parce qu'elle était réservée pour la composition des livres saints : la flatterie lui fit donner ensuite le nom de papier *auguste* ou *royal* ; par le même motif, le papier de seconde qualité fut appelé *livien*, du nom de Livie, femme de l'empereur Auguste. La dénomination de hiératique ne s'appliqua plus, dès lors, qu'au papier de troisième qualité. Une autre espèce de papier était connue sous le nom d'*amphithématique*, parce qu'il était fabriqué à Alexandrie dans le quartier de l'Amphithéâtre ; mais ce papier était susceptible de grandes améliorations. Fannius, grammairien de Rome, parvint, en le remaniant, à étendre un peu sa largeur et à polir sa surface. Le papier, ainsi refait, prit le nom de papier *fannien*, et rivalisa avec le papier *auguste* ; celui qui n'avait pas subi ce remaniement garda le nom d'*amphithématique*, et resta au quatrième rang. Le papyrus, qui croissait aux environs de Saïs en grande quantité, mais en qualité inférieure, servait à faire le papier de cinquième qualité, qu'on appelait papier *saitique*. En sixième lieu venait le papier *ténéotique*, ainsi nommé d'un quartier d'Alexandrie où on le fabriquait ; de qualité inférieure, il se vendait au poids. Au dernier rang se plaçait le papier *emporétique* ou papier marchand. Il n'était nullement propre à recevoir l'écriture, et ne servait qu'à faire des serpillières ou des enveloppes pour les autres espèces de papier ! »

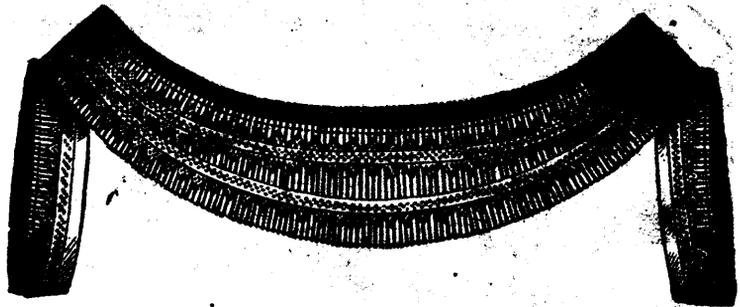
L'empereur Claude fit fabriquer une espèce de papier auquel il donna son nom, et qui enleva le premier rang au papier *auguste*.

# FEUILLE SUPPLÉMENTAIRE DE L'ALBUM.

No. 1. PIÈCE RONDE BRODÉE POUR  
CHEMISE DE JOUR DÉCOLLETÉE  
POUR FEMME.

Fig. 1. Moitié de la pièce. (A.  
B.)

Cette pièce pour chemise élé-  
gant se taille un peu plus étroite  
derrière que devant.



No. 1.

No. 2. PIÈCE BRODÉE FORMANT ÉPAU-  
LETTÉ POUR CHEMISE DE FEMME.

Fig. 2. Moitié de la pièce (C. D.)

La fig. 2, donne le patron de la pièce  
de chemise représentée par le dessin 2  
qui forme les manches en même temps.  
Cette pièce se compose de bandes en  
batiste large de 9 lignes et demi, de  
petites bandes brodées et festonnées  
et enfin d'une petite valenciennne légè-  
rement froncée.



No. 2.

Fig. 3. Moitié du mantelet. (G, H. X u. ♦ 1—3.

Fig. 4. Moitié du capuchon (G. H. I.) }  
Fig. 5. Moitié du revers du capuchon. (G. I.) } 00000

Par un accident cette Gravure se trouve en retard  
Les mantas des figures 3 et 5 avaient été préparées  
pour l'été.

No 3. *Costume pour fillette de 11 à 12 ans.* Robe-  
princesse en percale rose uni, fermée devant dans  
toute sa longueur, par de petits nœuds à quatre pans,  
en étoffe pareille. Une ruhe semblable dessine une  
berthe sur le corsage. Le petit mantelet de faille  
est le même que celui de la figurine suivante portant  
le numéro 5, et dont nous donnons le patron en  
grandeur nature. Chapeau forme capeline en paille  
d'Italie ramillée, relevé d'un côté à la mousquetaire,  
et orné très simplement de marguerites et de ruban  
en gros-grain noir.

No. 4. *Costume pour petite fille de 7 à 8 ans.* Ce  
costume est en coutil à rayures bleues et écrués, et  
orné de biais en coutil. La polonaise, forme habit-  
page, est à petites raies, et garnie d'un petit volant  
surmonté d'un biais uni; elle s'ouvre sur un gilet  
en coutil écru, boutonné et serré par une ceinture  
de cuir. Le jupon, à rayures plus larges, est orné  
d'un volant de 4½ pes. de haut, surmonté d'un  
large biais.

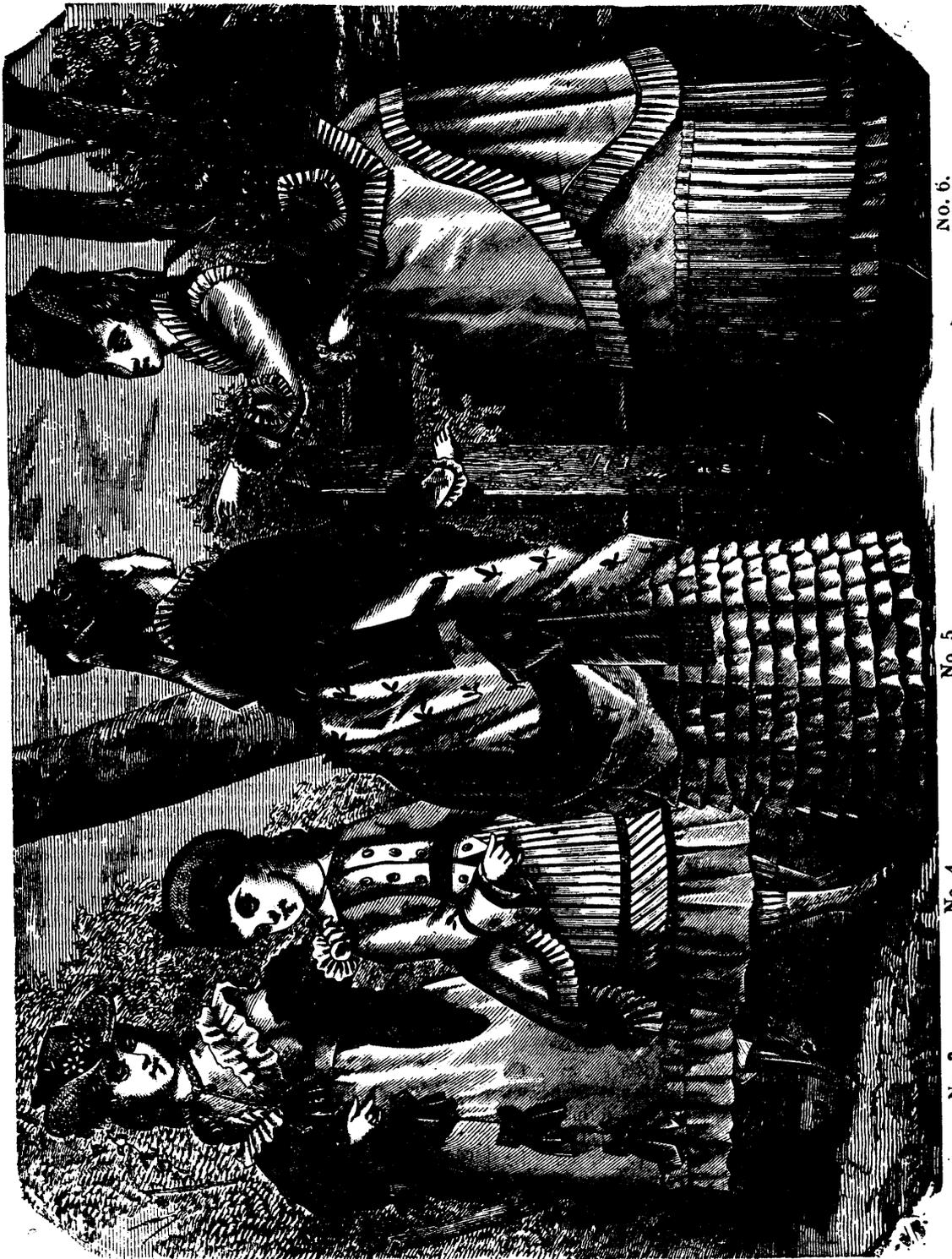
Chapeau marin en toile écrué posé très en arrière.  
Cheveux coupés court devant, genre des enfants  
d'Edouard, longs derrière et tombant sur les épaules;  
bas en fil d'Ecosse rayés bleu et écru, bottes en  
chevreau bleu foncé.

No. 5. *Toilette de jeune fille ou de très jeune femme,*  
*avec mantelet bonnefemme.* La manière de se ju-  
ponner comme notre figurine, laquelle peut ne pas  
être du goût de tout le monde, mais qu'il est de

notre devoir néanmoins d'indiquer, parce qu'elle est  
nouvelle et en vogue s'obtient par une couture  
excessivement étroite et courte; aucun jupon em-  
pesé ne soutient la jupe qui est munie au long de  
son ourlet inférieur de grains de plomb, comme pour  
les robes d'amazone, ce qui la fait tomber d'aplomb.  
Cette jupe est en foulard mauve, recouverte presque  
dans toute sa hauteur de petits volants légèrement  
froncés, ayant environ 13 lignes de haut. La tunique  
est en foulard écru parsemé de bouquets pompadour,  
et sans garniture, retenue simplement par des nœuds  
en foulard mauve. Le mantelet, dit *bonnefemme*,  
en faille noire, est orné de 2 petits volants, et coupé  
sur la figure 3 de notre patron qui en donne la  
moitié. On plisse la couture derrière en mettant  
l'un; sur l'autre chaque chiffre semblable, afin de  
découvrir le pouf; on fixe cette couture au corsage  
par une épingle en haut du dernier pli. Le capuchon  
et son revers se taillent sur les fig. 4 et 5 qui en  
donnent la moitié; les manches du corsage sont  
collantes.

Les cheveux sont tous réunis au sommet de la  
tête, le petit chapeau orné dessous de roses et de  
rubans, les renferme complètement.

No. 6. *Costume pour jeune fille de 15 ans.* Jupon  
court en linon écru avec volant plissé, haut de 9  
pes.; tunique ornée également d'un volant plissé  
beaucoup plus étroit. Habit Louis XV en taffetas  
havane, orné de gros boutons pareils, et d'un plissé  
de mousseline blanche. Cet habit n'a pas de manches  
comme les vestes parisiennes, et laisse dépasser  
les manches du corsage pareil à la tunique. Hauté  
fraise en mousseline. Chapeau-postillon avec aigrette  
en plume d'aigle, et nattes en rubans paille tombant  
derrière, rappelant les perruques des postillons.



Nos. 7 et 8. CHEMISETTES ET SOUS-MANCHES EN PERCALE DE COULEUR, POUR LE MATIN.

- Fig. 6. Devant. (K, L, M, N, O, P.)
- Fig. 7. Moitié du dos. (K, L, R.)
- Fig. 8. Moitié du col. (R, P.)
- Fig. 9. Moitié de la manche. (S, T, U, V.)

Fig.10. Moitié de la manchette. (S, T.)

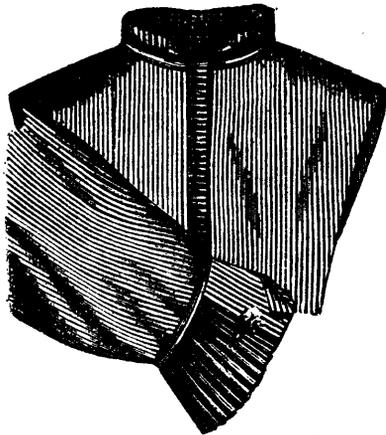
Fig.11. Revers pour une chemisette échancrée en cœur. N, O.)

La lingerie de couleur est plus que jamais en vogue auprès des deux sexes, pour le matin et les voyages. Notre modèle 7 est en percale rose à rayures mais. La chemisette a pardevant un pli de 13 lignes, pris dans l'encolure. Les manches, demi-

No. 5.

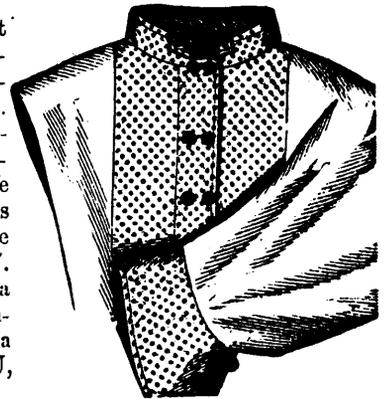
No. 4.

No. 3.



Nc. 7.

larges, se terminent par un volant plissé, haut de  $4\frac{1}{2}$  pos. On taillera les devants de cette chemisette sur la fig. 6 de notre patron. La ligne intérieure de *k* à *m*, indique le plastron, le corps proprement dit se fait parfois en étoffe unie et ne s'empêse pas. Le dos fait partie du corps et on taille en étoffe double sur la fig. 7. Pour le col droit, on prendra la fig. 8 en supprimant l'angle rabatant, et enfin on coupera la manche sur la fig. 9, jusqu'à l'U, et on y ajoutera le volant.

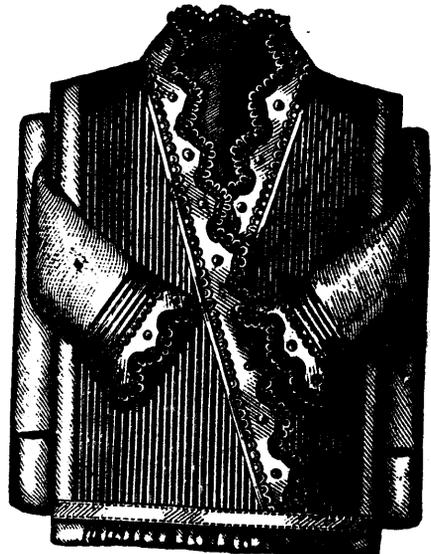


No. 8.

Ce même patron servira également pour notre modèle 8 qui est en nansouck blanc moucheté bleu. Seulement, le col se faisant à angles brisés, on suivra en tout la fig. 8.

La manche se taillera également sur la fig. 9 en entier, sur laquelle on ajustera, en rapprochant les lettres de repère, un revers en nansouck moucheté, taillé sur la fig. 10 qui en donne la moitié; la manche reste fendue de *f* à *u*; elle est fermée, ainsi que la chemisette, par de gros boutons en métal.

Si l'on désire que la chemisette soit ouverte en châle avec revers, on échançera la fig. 7 jusqu'à la ligne *o-n*; on taillera le revers, devant se poser à l'échançure sur la fig. 43.



No. 9.

Nc. 9. CHEMISE DE NUIT FERMÉE OBLIQUEMENT POUR FEMME.

- Fig. 12. Moitié du devant du corps (r, s, t, u, 2 ● ●, X u. ● 4 u. 5.)
- Fig. 13. Plastron. (r, s, y, l, 2.)
- Fig. 14. Moitié du dos du corps (n, o, x, X u. ● 6-8.)
- Fig. 15. Moitié de la pièce du dos. (t, v, x, y.)
- Fig. 16. Moitié de la manche. (z.)
- Fig. 17. Broderie de la chemise de nuit.

Cette chemise de nuit a  $1\frac{1}{2}$  verges de longueur; sa largeur inférieure est de  $2\frac{1}{2}$  verges; les pointes ont  $\frac{1}{2}$  verge de large par en bas, et 12 pos. par en haut; elles arrivent jusqu'à l'entournure de la manche où se forme un pli. Pour le devant du corps de la chemise, on taille deux morceaux sur la fig. 12, en allongeant dans la direction des flèches. On forme les plis en mettant l'un sur l'autre les chiffres semblables. Le dos se taille sur la fig. 14; lorsque les plis sont faits, on le pose à la pièce coupée sur la fig. 15. On rapproche, pour réunir ces différents morceaux, les lettres de repère. Le revers se taille sur la fig. 13; la ligne ponctuée à l'intérieur de 1 à 2, est pour le côté gauche qui se trouve en dessous, celui qui recouvre suit la ligne extérieure.

- Avec repli Fig. 23. Devant. (K, L, M, N.)
- Fig. 24. Petit côté. (M, N, O, P.)
- Fig. 25. Dos. (K, L, O, P, R.)
- Avec repli Fig. 26. Manche. (L, S, T.)

10. Confection en drap à double-basque plissée. Notre modèle est en drap doublé et ouaté pour les temps froids. La grande basque de dessous formant tunique, se rapporte et est plissée sous les postillons dentelés qui sont attachés au petit côté. Le devant, sans pince ni petit côté, est demi-ajusté, et garni de pattes et de boutons comme les postillons et les manches. La garniture de toute la casaque consiste en un plissé de 22 lignes de large, encadré d'une guipure, sur le pied de laquelle se trouve un biais en gros-grain. Une ceinture à plusieurs coques, en large ruban gros-grain, se pose à la taille, par derrière. La garniture, ci-dessus décrite, dessine un col marin autour de l'encolure.

10, 11 et 12. CONFECTION DE DEMI-SAISON ET D'HIVER.

- Fig. 18. Devant. (A, B, C, D, H, I, \*.)
- Fig. 19. Petit côté. (C, D, E, F.)
- Fig. 20. Dos. A, B, E, F.)
- Fig. 21. Moitié de la basque plissée. (G, H, I, X u. ● 1-6.)
- Fig. 22. Manche.

11 et 12. Dolman à gilet et manches larges. Notre modèle est en velours; il est légèrement cintré derrière, et flottant devant. On peut faire le gilet en pareil ou en une autre étoffe telle que moire satin, etc. Chaque grande feuille retombe sur un,



No. 13.

Fig. 29. Moitié de la bande. (b, c, d, g, h.) }  
 Fig. 30. Moitié de la pièce. (g, h.) }

No. 13. *Sortie de bal ou de théâtre, forme écharpe, avec capuchon-mantille.* Toilette en faille bleu pâle. Les deux volants, posés presque à plat, qui ornent le bas de la jupe, ainsi que le bord de la tunique, relevée en douf, sont découpés à dents aiguës, festonnées en soie rose. Une guirlande de roses et de feuillages verts est brodée au passé au-dessus des dents.

Ces guirlandes se vendent au mètre; on les pose comme une passementerie; elles font ainsi plus relief que lorsqu'on les brode à même étoffe. La sortie de bal est en crêpe de Chine gris-perle, très clair, bor-



No. 10.

pli du petit volant en velours ruché qui entoure le do man. Une dentelle de Chantilly est posée en dessous. Une natte en passementerie et jai, terminée par un gland plat, est posée sur la couture des épaules; de celle de droite partent trois cordelières, qui viennent se rattacher, sous une agrafe à glands, à la taille.

No. 13. *SORTIE DE BAL OU DE THÉÂTRE.*

Avec } Fig. 27. Moitié de la }  
 revers } parti formant man- }  
 tillle. (b, c, e, f, g, u, 7.) }  
 Fig. 28. Moitié de } parti e }  
 retombant sur le capu- }  
 chon. (b, c, d.) }

dée de satin cerise et ornée d'une frange pareille; elle se compose d'une écharpe carrée, courte devant et droit fil, dont les pointes forment manches sur le côté; elle est relevée derrière par trois plis retenus à l'aide de boutons en satin rose. Le capuchon mantille est détaché.

14 et 15. TOILETTE DE RÉCEPTION.

Fig. 31. Devant. (p, r, s, t, 1, \*.) }  
 Fig. 32. Premier petit côté (s, t, u, v.) }  
 Fig. 33. Deuxième petit côté. (u, v, x, y.) }  
 Fig. 34. Moitié du dos. (p, r, x, y, z.) }  
 Fig. 35. Manche (2, 3.) }  
 Fig. 36. Moitié du revers de la manche. (2, 3.) }  
 Fig. 37. Gilet. (z 1.) }



No. 14.

15. *Toilette de réception en popeline de soie opale, avec écharpe et veste en gros grain violet.* Un volant de 11 pcs. surmonté d'un plus petit haut de 2½ pcs., foncé et orné d'un biais en gros-grain violet sur la tête, garnit les lés de devant et des côtés; les lés de derrière à traîne sont relevés en pouf dans une écharpe en gros grain violet. Les revers de la veste sont doublés en soie couleur opale.

14. *Toilette de réception en faille gris-souris avec revers forme gilet, en gros-grain rose-chair.* Les lés de derrière de cette robe unie et à traîne sont froncés dans leurs coutures avec ceux de côté, sur une hauteur de 18 pcs., à partir de la taille, afin de leur



No 11.



No. 12.

faire former le pouf sans le secours d'aucune écharpe et simplement soutenu par la tournure. Le revers du corsage, en forme de gilet, se double en gros-grain de couleur rose-chair. Le corsage n'a pas de basque derrière et se termine en pointe. De grosses cordes en passementerie sont attachées devant, sur l'épaule et dans le dos, pour agraffer ensuite à la taille par des boutons en argent ciselé. Les manches, presque ajustées, se terminent par un haut revers garni d'un large biais en pareil. Un beau nœud rose chair orne la jupe sur le côté.



No. 15.

## 16 et 17. TOILETTES DE VILLE ET DE VISITES.

16. *Toilette de visite avec collet.* La robe est en soie noire; deux volants plissés à la russe, l'ornent dans le bas, tout autour; deux autres pareils s'arrêtent à la couture des lés de côtés. Trois bouillonnés de taffetas rose chair séparent le premier volant du second; trois autres bouillonnés semblables sont posés sur le second volant, et sur le lé de devant seulement; de larges biais de taffetas rose, avec soutaches noires, sont disposés ainsi que le montre notre dessin. Collet en crêpe de Chine gris-argent entièrement brodé au pass, mélangé de ganscs

de soie ronde, d'un gris plus foncé. Chapeau noir garni de rubans rose chair, de roses-thé et de magnolias.

22. *Toilette de ville pour demi-saison.* Toilette en sicilienne noire (étoffe soie et laine), garnie de volants en guipure de laine et de pattes en entredeux de même nature. Le lé de devant forme cinq plis creux superposés; sur celui du milieu se trouve une rangée de boutons. Deux larges ruchés à la vieille garnissent les lés de côté et de derrière en laissant entre eux un haut intervalle.



No. 16.



N o 17.